



# ÉCOLE DE LA RÉSILIENCE

---

LE 7 JANVIER 2025 AUX PETITES CANTINES DU VIEUX LYON

## **3E RÉSIDENCE : OÙ ? QUELLES INTERACTIONS ENTRE LES LIEUX ET LA DIVERSITÉ DES PRATIQUES ?**

Compte rendu issu de la retranscription des échanges  
qui conserve l'oralité de la forme.

---

## LE PROJET ÉCOLE DE LA RÉSILIENCE

**Début 2020**, Europe Écologie Les Verts inscrit dans son programme de campagne municipale pour la Ville de Lyon la création d'une **École de la Résilience** : un outil d'acculturation aux enjeux à relever et de transmission des savoirs qui devra accompagner les politiques de transition à mettre en œuvre. Elle devra être ouverte et associer tou-te-s les acteur-trice-s du changement, des habitant-e-s aux décideur-euse-s, notamment à travers la rencontre entre le monde scientifique et les sociétés économiques, créatives, activistes, associatives et citoyennes. Elle sera installée, aux côtés d'autres acteurs de la transition écologique (appel à projet lancé à l'automne 2024) et du Service archéologique de la Ville de Lyon, au sein des 8000 m<sup>2</sup> du Site Neyret (ancienne École des Beaux-Arts), dont la rénovation a débuté fin 2024.

Le nouvel exécutif élu en juin 2020 à la tête de la Ville de Lyon, pour aider à concrétiser ses ambitions écologiques, candidate à des programmes de recherche et d'innovation proposés par l'Union européenne :

**En avril 2022**, elle est retenue dans le cadre de la **Mission 100 villes climatiquement neutres en 2030**. Les cent villes proviennent des vingt-sept États membres, et douze autres pays associés ou susceptibles d'être associés au programme Horizon Europe (2021-2027).

**En janvier 2024**, elle est sélectionnée dans le cadre de **NetZeroCities** (2024-2026). Ce programme est porté à Lyon par six partenaires - l'Agence des mobilités, l'Agence Locale de l'Énergie et du Climat de la Métropole de Lyon, Anciela, la Maison Métropolitaine d'Insertion pour l'emploi, l'Université

Lyon 2, et Cité Anthropocène -, et a pour objet la création d'un lieu phare sur le climat et la résilience. Dans ce contexte, Cité Anthropocène pilote la phase de préfiguration du projet École de la Résilience (2024-2026), et intègre les acteurs et les réflexions menés lors d'un temps collectif amont initié par la Ville de Lyon (2022-2023).

---

## MODALITÉS PROPOSÉES PAR CITÉ ANTHROPOCÈNE POUR CES DEUX ANNÉES DE PRÉFIGURATION :

Cité Anthropocène propose que ces deux années de préfiguration se déroulent en deux temps successifs :

**Entrer en résidence en 2024-2025** en prenant au sérieux la question du "faire école" de manière collective ;

**Mettre en œuvre une programmation hors les murs en 2025-2026**, une manière de prototyper l'École de la Résilience.

Parallèlement s'ajoutent deux briques :

La réalisation d'une **production audiovisuelle** qui viendra alimenter, documenter et compléter cette programmation ;

La création d'un **site internet** afin de créer une archive vivante, qui permettra à la fois de formaliser et de capitaliser les résultats des travaux en résidence, mais aussi de diffuser et de faire circuler l'information pour rendre ainsi visible la démarche et permettre à d'autres acteurs d'entrer dans le processus en marche.

---

## DÉTAIL DES QUATRE RÉSIDENCES

Il a été décidé de réaliser ces quatre résidences sur un temps resserré de quatre mois, et ce pour deux raisons : conserver l'énergie mobilisée par tou-tes les participant-te-s, et garder un temps de mise en œuvre de la programmation hors les murs.

Il a été également décidé de thématiser les résidences pour pouvoir "creuser" des sujets qui semblent capitaux :

**La Résidence 1 "Comment ?"** du 1er octobre 2024, a interrogé les questions de **gouvernance et de modèle économique**. Deux échanges collectifs ont été alimentés par quatre mini-conférences données par **Sylvia Fredriksson** (Orléans School of Art and Design), **Nicolas Détrie** (Yes We Camp), **Raphaël Besson** (Villes Innovations / PACTE-CNRS) et **Simon Sarazin** (Optéos).

**La Résidence 2 "Pour qui ?"** du 4 novembre 2024, a interrogé la question des **publics** et en parallèle celle des **formats**, avec une attention sur le fait de conserver les publics déjà interpellés par la transition, et d'aller au-delà de ces publics avertis pour toucher bien plus largement. Deux échanges collectifs ont été alimentés par quatre mini-conférences données par **Bruno Habouzit** (Centres sociaux de la Croix Rousse), **Solène Caspar-Rival** (Imagineo), **Millie Servant** (Climax) et **Michel Lussault** (École urbaine de Lyon).

**La Résidence 3 "Où ?"** du 7 janvier 2025 est dédiée aux **interactions entre les lieux et la diversité des pratiques**. L'échange collectif de 90' sera alimenté par trois mini-conférences préalables de 20' données par **Laurent Graber** (architecte cofondateur de LFA), **Chloé Dumas** (scénographe et professeure à l'ESAA La Martinière Diderot), et - à distance - **José-Manuel Gonçalves** (directeur du Centquatre-Paris).

La dernière Résidence du 3 février 2025 est dévolue à la **construction collective de la programmation hors les murs** qui a pour horizon d'ouvrir à la rentrée 2026.

---

FONCTIONNEMENT DES RÉSIDENCES

**L'ÉCOUTE** : IL S'AGIT À LA FOIS DE LAISSER DU **TEMPS À LA PAROLE CONSTRUITE** EN AMONT DE LA DISCUSSION COLLECTIVE, MAIS AUSSI DE CONSTRUIRE UN ESPACE **D'ÉCOUTE RÉCIPROQUE**. LES RÉSIDENCES SONT ÉLABORÉES AUTOUR DU FORMAT « **MINI CONFÉRENCE** » (EXPOSÉ DE 20' SUR UNE NOTION OU UNE EXPÉRIENCE), SUIVI D'UN TEMPS **D'ÉCHANGE PARTICIPATIF**.

**L'ouverture** : un collectif résolument ouvert à la fois en termes de publics mais aussi en termes de contributeur·ice·s. La programmation des mini conférences est l'occasion d'élargir le premier réseau mobilisé et d'inviter d'autres acteur·ice·s à rejoindre la réflexion (via une mini conférence ou via la participation aux échanges collectifs).

**Le collectif** : une réflexion résolument collective et partenariale est souhaitée. En ce sens, l'organisation de la discussion collective repose sur deux éléments : la connaissance du public présent, l'animation ciblée des échanges et la sollicitation de la parole du public afin de permettre à chacun·e de participer.

**La convivialité** : la programmation d'un temps "à table" est pensée comme une forme horizontale et conviviale d'échange. Un partenariat, pour le déroulement des résidences, a été construit avec les Petites Cantines Vieux-Lyon.

**La trace** : garder une trace des échanges et des contenus présentés afin de constituer des ressources pour le réseau et de rendre visibles ses productions. Les mini conférences sont enregistrées en audio et diffusées sur le site internet. Les discussions collectives sont prises en notes sous forme de fresque dessinée.

---

**PRINCIPES :**

Cinq principes susceptibles de faciliter la dynamique partenariale, la réflexion collective et l'autoformation sont à la source de la construction des travaux en résidence.

---

07.01.25  
RÉSIDENCE #3  
LYON - Les Petites Cabines -

UNE PENSÉE DU BÂTIMENT  
DANS SON ENSEMBLE  
PAR L'AGENCE DE DESIGN TRAFIK

# TIERS-LIEU NEYRET

UNE ORGANISATION À DÉFINIR  
PAR LE LAUREAT DE L'A.M.I

UNE SITUATION  
EXTRAORDINAIRE

- UNE ÉTOILE DANS LE PAYSAGE DES PENTES DE LA CRUÛX-ROUGE
- AU-DESSUS DE L'AMPHITHÉÂTRE DES TROIS BAULES
- DANS L'ARC DE LA PLACE SATURNAY
- UN REGARD UNIQUE SUR LA VILLE

ÉPAISSEUR DE SON HISTOIRE

- UN COUVRENT
- UNE CADERNE
- UN JARDIN BOTANIQUE
- UNE ÉCOLE D'ARCHITECTURE ET DE BEAUX-ARTS

DEPUIS 2009 = INSTALLATION DU SERVICE BROSSEBOUQUIN DE LA VILLE DE LYON.

AU JOURD'HUI - UN PROJET DE RECONFIGURATION D'UN SITE HISTORIQUE



UN BÂTIMENT HABITÉ SUR LES SURVIVANCES ARCHÉO

PAR LOOKING FOR ARCHITECTURE

"DROIT DE TRÉPASS" DE LA RUE ET DU SANU SUR LES COMMUNS

TOUT EST DÉJÀ DÉFINI AVEC LE SERVICE ARCHÉO

AILE OUEST

UNE ENVELOPPE TOTALEMENT REFAITE  
[FACADE, SANDES COUVREMENTS, BESOIN EN MATIÈRES, ACCESSIBILITÉ]



PRINCIPE DE MOBILITÉ ET AUTONOMIE DES APPRENTISSAGES → CIRCULATION LIBRE ENTRE ESPACES DE CONCEPTION ET ESPACES DE CONSTRUCTION.

DANS LE BAUHAUS: PLACE CENTRALE DE L'ATELIER DANS LA FORMATION

CONVÈRSATION ENTRE LA TÊTE ET L'AMAIN

CF. ATELIER TERRASSE → LA CLASSE LABORATOIRE > LA CLASSE ATELIER

PÉDAGOGIES ACTIVES QUI MISENT AU CENTRE LE CORPS EN MOUVEMENT PAR L'ESPACE ET LA PRATIQUE DU FAIRE

MISE À DISTANCE DE L'ENSEIGNANT → GOUVERNANCE COLLABORATIVE PAR LES PAIRS

QUELS AMÉNAGEMENTS POUR L'APPRENTISSAGE?

## APPRENTISSAGES & SPATIALITÉ

OUTIL "ARCHILAB" AVEC AIDE À LA CONCEPTION DES ESPACES PÉDAGOGIQUES

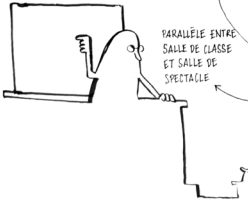
AUTRES TYPLOGIES D'AMÉNAGEMENTS POUVÉS EN FONCTION DE DIFFÉRENTS USAGES

- LABO
- SCÈNE
- SOURCES

RAPPORT FRONTAL ENSEIGNANT-ÉLÈVES

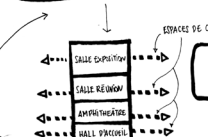
4ème MUR

MODE DE TRANSMISSION MODE DE RÉCEPTION



PARALLÈLE ENTRE SALLE DE CLASSE ET SALLE DE SPECTACLE

DES COMMUNS



UN CORPS CENTRAL

DES BANDEAUX PHOTOGRAPHIQUES SUR LE TOIT

UNE TERRASSE POUVANT ACCUEILLIR JUSQU'À 300 PERSONNES

AILE OUEST

UN RESTAURANT DE 100 COUVERTS AU REZ-DE-CHAUSSÉE DE L'ARC DE L'ARC OUVRE UNE GRANDE TERRASSE



DES ESPACES DE SPONTANÉITÉ (CIRCULATIONS + TERRASSE OUEST)

RENDU TRAVERSANT

SÉLECTION D'UNE PETITE NIVEAU REL-DE-JARDIN POUR RENDRE LE BÂTIMENT ACCESSIBLE DÉPASSÉ LE DVD

## ÉCOLE AUGMENTÉE

- SORTIR DE LA CLASSE
- UNE "ZONE D'APPRENTISSAGE EXTENSIVE": DES ESPACES COUPLÉS
- HORS LES MURS
- OUTILS NUMÉRIQUES [ET LA GESTION DE L'IA]



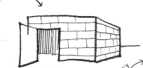
"TERRAINS D'AVENTURE"

"JOURNAL STUDIO"

"CLASSE DÉPENS"

MÉTHODE OPEN MARKETS EVENT BASED

UNE TRAVERSÉE CONDITIONNÉE PAR DES FORCES EN UNE VUE D'OUVERTURE?



EXEMPLE DE LA MAISON ATELIER, LIÉ À L'UNIVERSITÉ DES TERRASTRES DEUX STRATÉGIES

→ NE PAS ÊTRE TROP "IDENTIFIÉS" → RUSSE: CONTEURSE DES TEMPS DE MÉDIATION TRÈS OUVERTS POUR QUE LE PROJET INFUSE

PENSER LE HORS-LES-MURS

DE NEYRET DE L'UNIVERSITÉ

LES LABORATOIRES HORS-LES-MURS DU DÉVELOPPEMENT



3E RÉSIDENCE : OÙ ? QUELLES INTERACTIONS ENTRE LES LIEUX ET LA DIVERSITÉ DES PRATIQUES ?

« LA **CAPABILITÉ D'UN LIEU**,  
TIENT À LA FOIS DE LA  
**RESPONSABILITÉ DE**  
**L'ARCHITECTE** MAIS AUSSI  
DE **TOU-TE-S CELLEUX**  
**QUI Y TRAVAILLENT.**  
JE RESTE PERSUADÉ QU'IL FAUT  
PRENDRE LE LIEU DANS  
SA DIMENSION DE **FABRIQUE**  
**DE LIENS.** »



La Résidence 3 "Où ?" du 7 janvier 2025 est dédiée aux **interactions entre les lieux et la diversité des pratiques**. L'échange collectif de 90' sera alimenté par trois mini-conférences préalables de 20' données par **Laurent Graber** (architecte cofondateur de LFA), **Chloé Dumas** (scénographe et professeure à l'ESAA La Martinière Diderot), et - à distance - **José-Manuel Gonçalves** (directeur du Centquatre-Paris).



CR: LOU HERRMANN

## RÉNOVATION ET AMÉNAGEMENT DU SITE NEYRET

### LAURENT GRABER – ARCHITECTE COFONDATEUR DE LOOKING FOR ARCHITECTURE

"Pour ce projet du site Neyret, LFA est associée avec l'agence d'architecture du patrimoine **Alep**. Nous travaillons depuis plus de 3 ans à la reconfiguration de ce site, que l'on peut qualifier de " **site historique** " de par sa position dans la ville et par ce qu'il raconte - et ce qu'il aura demain à raconter -. Il est également stimulant au travers de ce qu'il a pu abriter comme activités, notamment une école d'architecture et des beaux-arts avant que ces deux formations des beaux-arts et des études d'architecture ne soient séparées en 1968.

Le plan de situation fait la démonstration de cette situation assez extraordinaire : les pentes de la Croix-

Rousse, juste au-dessus de l'amphithéâtre des Trois Gaules, dans l'axe de la place Sathonay et de l'église du Bon-Pasteur, à quelques encablures de la Place des Terreaux. Il est bordé en partie supérieure par la rue Neyret, en partie inférieure au Sud par la rue des Tables-Claudiennes. À l'intérieur, lorsqu'on y circule, il bénéficie aussi d'**un regard sur la ville qui est évidemment aussi assez unique**. Ce bâtiment est une figure dans le paysage lyonnais de la colline de la Croix-Rousse, un bâtiment que tout le monde a identifié, qui est vu et qui permet aussi de voir.

Comment a débuté ce travail de reformulation ?  
Quelles opportunités offrent la stabilisation des

services archéologiques de la Ville de Lyon, installés “temporairement” depuis 2007 in situ. C'est aussi une opportunité pour construire des interactions avec le programme qui accompagne les services archéos sur l'aile est du bâtiment.

Le permis de construire a été déposé en 1952, et le chantier démarre en site occupé - les étudiant-e-s se déplacent au gré des travaux- , et en 1960, il est achevé pour 300 élèves. En 1963, on se rend compte que le bâtiment est trop petit. D'où une réflexion sur une surélévation et un déménagement de la section architecture. En 68, les événements nationaux dont on connaît la teneur impulsent, notamment au travers de la mobilisation des étudiant-e-s de l'École d'architecture sur la partie beaux-arts, une nécessité de trouver des nouveaux locaux. Et donc petit à petit, la situation se

dégrade. L'École d'architecture déménage à Écully, puis en 1988, elle s'installe à Vaulx-en-Velin dans le bâtiment de Jourda et Perraudin. En 2007, l'École des beaux-arts déménage aux Subsistances et le service archéologique de la Ville de Lyon est relogé dans ce bâtiment.

On peut le décrire assez simplement ainsi : **un corps central doté de 2 ailes**. Le corps central vertical regroupe le hall d'accueil, les salles communes, l'amphithéâtre, des salles avec des éclairages particuliers, notamment zénithales en son sommet. Et sur les côtés on a 2 grandes ailes horizontales. C'est un bâtiment qui a été construit autour d'un principe de symétrie, issu d'une composition architecturale assez classique.

“Ce site s'est **construit sur lui-même** et donc il participe de l'histoire de la ville de Lyon avec un ancrage gallo-romain. Ensuite, est venu s'installer **un couvent**, puis le site a connu différentes transformations : un couvent, **un jardin botanique**, **une caserne**, ensuite **l'École des beaux-arts** à partir de 1952 (1960).”

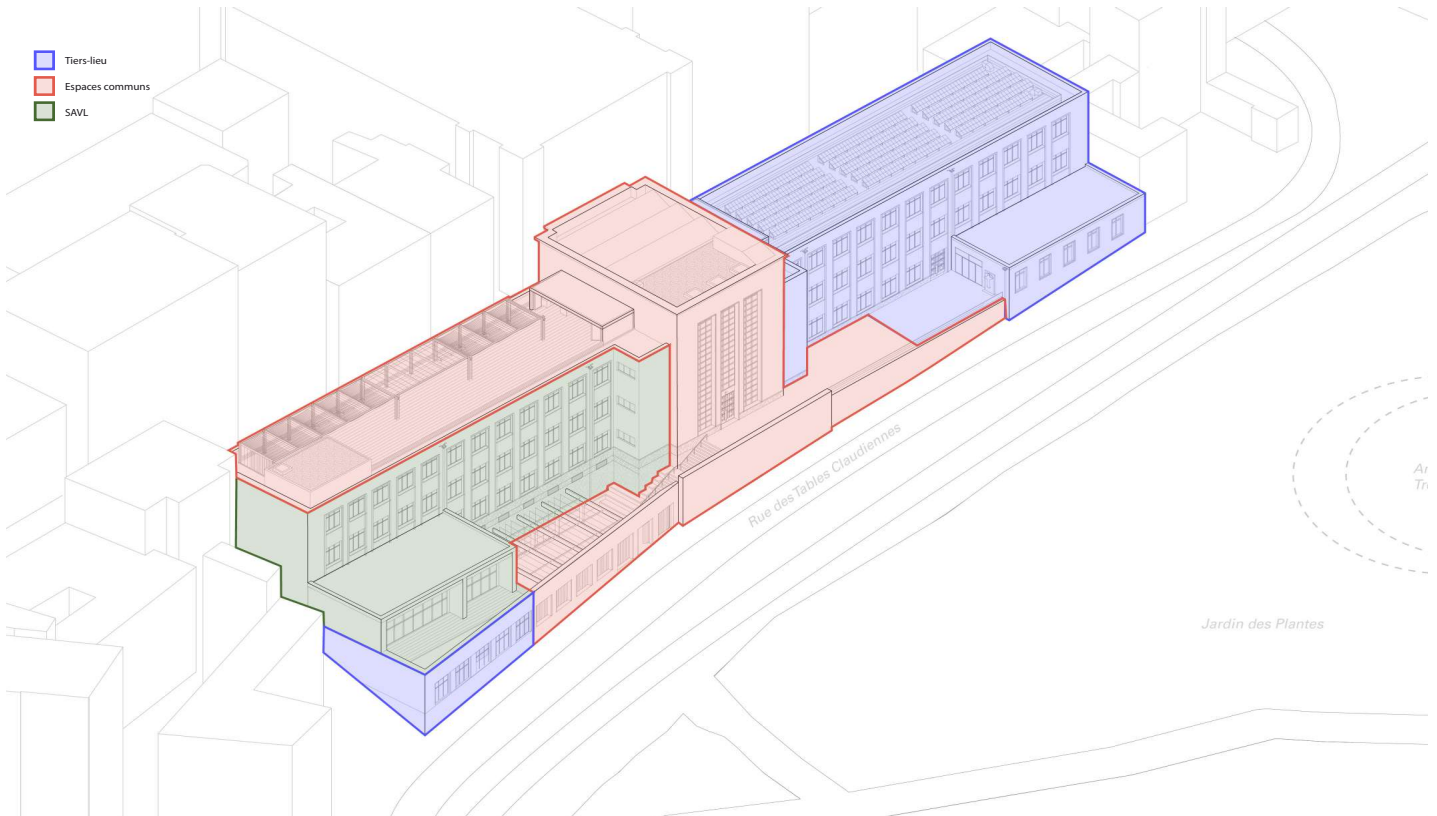
La question de la verticalité permet justement de donner à voir et de voir depuis ce bâtiment et d'embrasser la ville de Lyon. Des éléments, aussi, de rationalité - parce que même si on est sur une composition classique, on est sur des modes de construction qui empruntent plutôt au langage moderne - avec un bâtiment qui est, avec son système de trames, très moderne dans sa composition. Donc un bâtiment qui est en béton et qui **offre des plans libres pour les aménagements à l'intérieur** - ça, c'est un point important aussi pour nous en termes d'**opportunité pour imaginer des espaces de déambulation et de travail qui soient multiples**. Tout ceci, au-delà de l'aspect historique du bâtiment, de son implantation privilégiée au cœur de la ville et des différents programmes qu'il a abrités, nous a évidemment questionné-e-s. L'idée c'est qu'il y a cette question de la symétrie en tant que recherche d'idéal, une idée classique en architecture, qui est aussi présente dans la nature, qui fait référence aux milieux naturels, aux principes de composition des édifices voisins que l'on retrouve notamment avec l'église du Bon-Pasteur, l'Amphithéâtre des Trois Gaules, avec ces géométries qui sont très symboliques et qui forment un imaginaire qui est très solide.

Et on est un petit peu déçu quand on regarde comment tout ceci s'articule sur le site puisque en fait ces objets sont pas alignés - mais le sont pratiquement, donc tout ça amène une forme d'oblique dans la manière de percevoir ces principes constitutifs de ces différents bâtiments et de leur phénomène de cohabitation. Et on se rend compte, après, quand on observe d'autres éléments du site mais aussi des principes de composition naturelle, que la symétrie n'est pas une forme d'idéal, mais que **l'asymétrie** peut en devenir un aussi - les deux éléments se mêlent.

Par exemple, cette photographie d'un visage qui, si on le rendait symétrique, n'aurait pas la même grâce que quand il est imparfait. Il en va de même avec **les yeux de David Bowie** (Big Ben artiste), peints sur le mur qui jouxte le bâtiment rue Neyret.

Donc tout ceci nous amène à percevoir la question du plan dans sa composition initiale et de voir de quelle manière on peut trouver des biais qui offrent des opportunités, notamment sur sa culture d'aménagement. Que cela soit sur une culture d'aménagement spatial aussi bien que sur une question de « voies » en termes de programmation qui permettent de créer des divergences. Et demain, ces divergences peuvent peut-être amener à des formes de convergence. Une analyse programmatique, donc, une fois qu'on se saisit du lieu, de ses qualités, de la manière dont on peut percevoir les principes qui l'ont composé et comment on peut constituer un principe de conception qui soit dynamique, viennent s'inclure des éléments de complexité, notamment la **question du programme**. Le programme, c'est le cahier des charges avec évidemment un service archéologique de la Ville de Lyon qui a des coutumes et des principes de fonctionnement qui sont très stabilisés et qu'il faut faire entrer dans l'espace qui est mis à disposition. Et tout ça aussi répond du programme qui a été constitué par le maître d'ouvrage qui est la Ville de Lyon pour quantifier les éléments qui permettent de créer les **premières pistes de cohabitation** - déjà - spatiale.

## D /. AXONOMÉTRIE PROGRAMMATIQUE GÉNÉRALE

AL • LF  
P. • A.

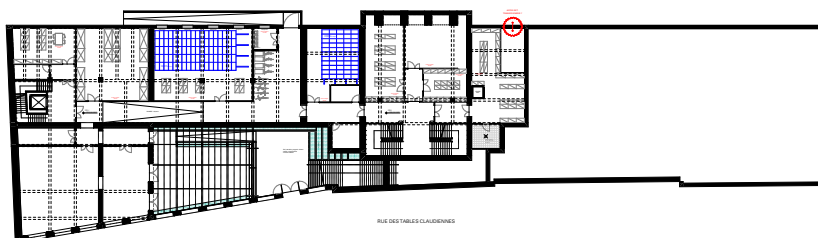
CR: LFA

Prenons le schéma qui représente ces enjeux et les liaisons fonctionnelles et techniques rendues nécessaires par les différents principes de ce programme. **En vert : les 4 niveaux occupés par le service archéologique de la ville de Lyon ; en bleu : les espaces qui seront dédiés à l'AMI "tiers-lieu écologique" et à l'École de la Résilience ; et en rouge : les parties communes.** Donc tous les espaces qui peuvent être mis en commun, principalement les éléments qui articulent **les parcours** dans le bâtiment, les salles communes tels **l'amphithéâtre, la salle d'exposition, une grande salle de réunion, des espaces réceptifs en partie haute**, avec notamment la création d'une terrasse sur le sommet Ouest du bâtiment. Un autre élément qui est important, c'est de rendre à nouveau poreux ce bâtiment et donc surtout à nouveau **traversant**, notamment sur sa partie d'ancrage et qui constitue le seuil du parcours piéton dans la ville. C'est la question du sol et notamment de l'entrée côté Neyret et côté rue des Tables-Claudienne, qui illustre le principe de **s'inscrire dans une séquence urbaine**.

Aujourd'hui et dans son histoire récente, le bâtiment Neyret paraît très fermé puisque quand on est simple piéton-ne, c'est un bâtiment que l'on contourne. Et donc l'unique entrée se situe rue Neyret, dans l'axe de la pile centrale, plus quelques entrées techniques de part et d'autre. Le parti pris en termes de transformation physique du bâtiment, c'est vraiment cette question de **retrouver une porosité de ce bâtiment et de pouvoir organiser une traversée piétonne qui permettra aussi de drainer et de faciliter les flux du public**, notamment sur tous ces espaces communs qui vont permettre aux publics et aux usager-e-s du bâtiment d'interagir les un-e-s avec les autres.

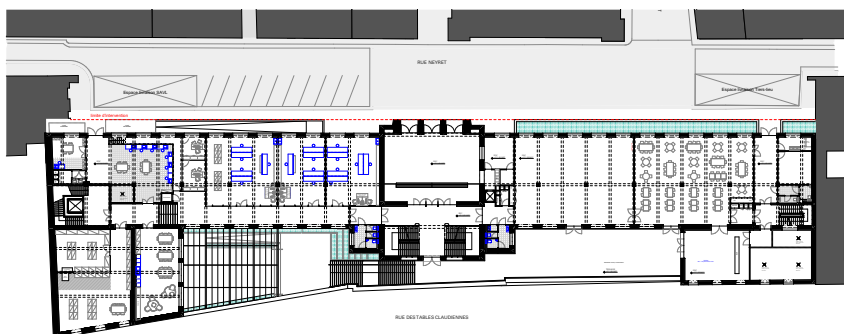
Tout cela percute l'idée de créer un lieu dédié en grande partie au travail et donc avec de nouveaux modes d'organisation : **revisiter les spatialités au regard des nouveaux modes de travail**, que ce soit en commun, que ce soit au travers de l'espace qui est mis à disposition de ces différents principes - comment on amène de la domesticité ? ; les questions d'ergonomie et évidemment de flexibilité que ça sous-tend. C'est

E / . PLAN DU REZ DE JARDIN



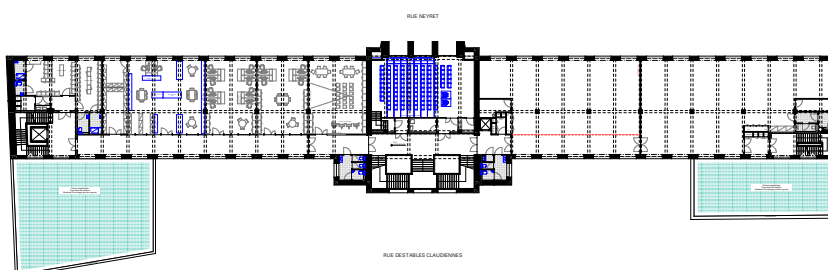
AL - LF  
P. A.

E / . PLAN DU REZ DE CHAUSÉE



AL - LF  
P. A.

E / . PLAN DU R-1



AL - LF

CR: LFA

valable à la fois pour les bureaux du service archéologique - chacun-e son bureau, mais aussi des espaces en commun. Tout ça se percute aussi avec des **questions de temporalité**, parce qu'aujourd'hui on est toutes très mobiles et donc il faut gérer l'espace par rapport à son occupation de manière rationnelle. Tout ceci résonne avec les enjeux techniques – aux côtés des architectes il y a tout un groupement d'ingénierie et de compétences expertes qui ont pour objet d'agréger les éléments qui participent du confort du bâtiment. On parle des fluides, de la ventilation, du chauffage, des potentiels besoins de climatisation, les réseaux en courant fort et faible... Et tout ça rencontre des enjeux normatifs, puisque les réglementations évoluent en permanence, et il faut pouvoir articuler tous ces enjeux-là.



Regardons le bâtiment plan par plan, niveau par niveau.

Le niveau « rez-de-jardin » qui, avant, était exclusivement dit « en sous-sol » sera, grâce à une excavation sur la partie côté rue des Tables-Claudiennes, en plein air. On a créé un patio qui permet de réorganiser la traversée du bâtiment et de le rendre accessible depuis le Sud, par un escalier. Sur la partie de gauche, vous avez principalement les réserves et le stockage des services archéologiques, à l'étage du dessus, soit le rez-de-chaussée de la rue Neyret, la partie gauche abrite une partie laboratoire où l'on réceptionne tous les objets issus des différentes fouilles et travaux de conservation, d'études et d'enquête sur les différents éléments récupérés.

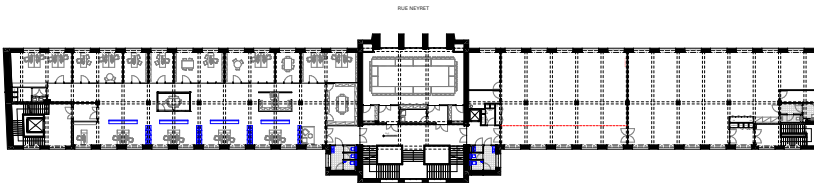
S'agissant de la seconde aile, les locaux en rez-de-chaussée sont plutôt destinés à une activité de restaurant : 110 couverts sur la partie extrême Est, qui s'articule avec un bar qui donne sur une première terrasse qui, elle, est de plain-pied avec le rez-de-chaussée et qui donc domine le Jardin des Plantes.



Ensuite, par niveau, on retrouve **une organisation qui est assez définie côté SAVL et qui reste à définir côté AMI bien que l'idée de fabriquer des "compartiments" soit arrêtée**. On s'est vraiment intéressé aux principes de réglementation incendie qui sous-tendent des typologies d'activités qui peuvent s'y dérouler, ce qui détermine les effectifs et dessine la manière dont on fait fonctionner le bâtiment, notamment en termes de flux - combien on peut accueillir de personnes -, les principes d'évacuation et de fonctionnement. Tout ça pour maximiser et laisser le plus ouvert possible les différentes potentialités d'aménagement du site, notamment sur sa partie AMI.

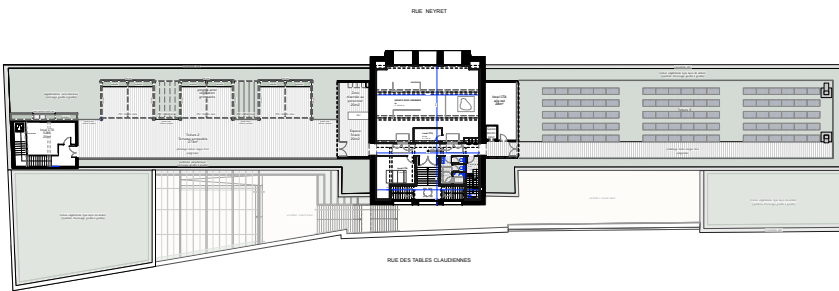
Sur la partie SAVL on retrouve des bureaux en open space, d'autres avec une autre typologie de configuration : des espaces fermés et des espaces semi-ouverts.

E / . PLAN DU R-2



AL - LF  
P. A.

E / . PLAN DU R-3



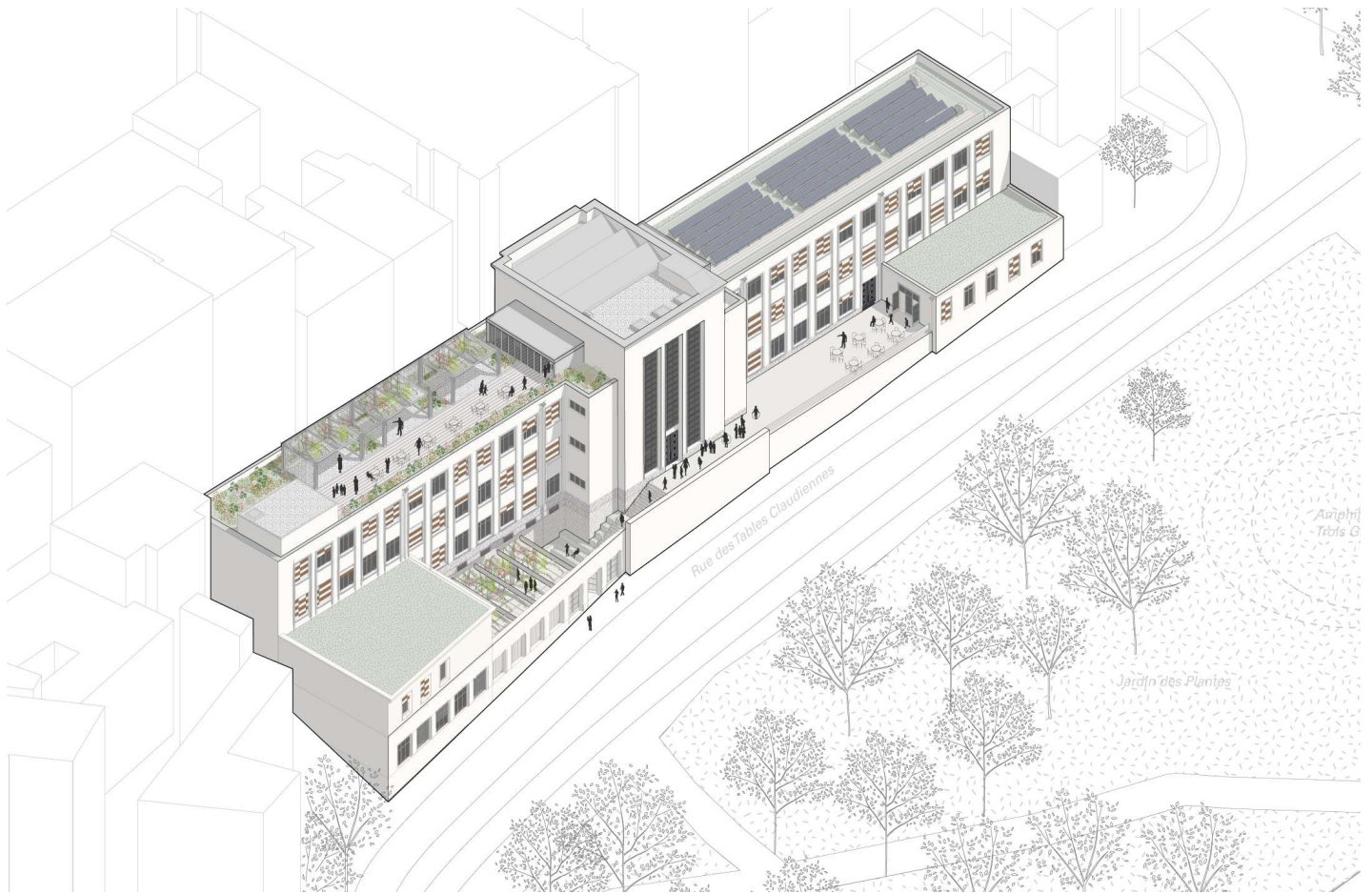
CR: LFA

Le dernier niveau est consacré à des installations techniques avec notamment une petite centrale photovoltaïque, et sur la partie Ouest une terrasse avec une capacité d'accueil allant jusqu'à 300 personnes

Des éléments de signalétique viendront par leur design ancrer le bâtiment dans son époque. L'idée de l'agence Trafik étant de **montrer que le bâtiment abrite aussi une programmation artistique, culturelle, sociale.**

Quelques scénarios typiques d'aménagement des différents compartiments : salle de restaurant, espace de mutualisation, espace d'exposition, espace de conférences. Et, dans les étages, des éléments qui participent de l'organisation du travail avec, là aussi, des questions qui se posent sur comment on organise l'espace, la confidentialité, les interactions entre les différents usager-e-s de ces espaces. Rien n'empêche de construire des boîtes à l'intérieur de ces plateaux. Le tout est de se tenir aux prérequis, notamment concernant l'évacuation des différents publics et de l'accessibilité PMR qui, à certains endroits, nécessitent des articulations spécifiques. Mais au-delà de ça, c'est une organisation qui se veut capable d'accueillir différentes formes d'aménagement."





CR: LFA

## QUESTIONS AUX INTERVENANT·E·S :

**"Pablo Jensen** : côté tiers-lieu, le bâtiment sera livré brut ?

**Laurent Graber** : l'espace est livré brut. L'enveloppe est refaite : les façades, les grands cloisonnements principaux, notamment ceux qui concourent à ces fameux "compartiments". Si je reprends tout ce qui est en vert dans le plan, ce sont des aménagements potentiels qui font partie d'un scénario mais qui in fine seront définis par le lauréat de l'AMI.

Ce qui est en noir, est aménagé : les cages d'escalier, l'ascenseur, tout ce qui concourt à l'accessibilité du bâtiment, sa

mise en sécurité incendie, les besoins en termes de fluides, des gaines - ce qu'on appelle les arrivées primaires et les besoins primaires.

**Valérie Colomb** : visiblement, on patrimonialise complètement le bâtiment puisqu'on ne touche pas véritablement au passage, cette traversée sera conditionnée par des portes, avec des conditions de sécurité, est-ce que vous n'avez pas peur qu'à un moment donné on referme tout ça ?

**Laurent Graber** : ici on parle de l'idée de construire une rue pour un bâtiment qui fait 5200

m<sup>2</sup>. Depuis le déménagement de l'Ecole des beaux-arts il y a eu différents scénarios dont

celui de le supprimer en faisant deux opérations contemporaines, en créant une rue, un parvis pour l'église du Bon-Pasteur située juste au-dessus, recréer une perspective entre ce bâtiment, cet ancienne église et l'Amphithéâtre des Trois Gaules. Cette option a été écartée pour des questions politiques, économiques, etc.

**Valérie Colomb** : quand je dis « une rue », ce n'est pas d'éventrer le bâtiment, c'est d'avoir un passage qui soit vraiment libre dessous, au lieu d'avoir un hall d'entrée avec le hall qui va distribuer les

services archéo et l'autre côté le tiers-lieux.

**Laurent Graber** : alors, ça sera le cas - il y a le hall d'entrée et puis après vous traversez l'entrée, ça vous donne accès à l'élément terrasse. Ensuite vous pénétrez dans le patio. Tout ça, c'est quelque chose qui peut tout à fait être imaginé comme étant ouvert la journée. Mais l'espace créé ne suffit pas à répondre à ce souhait de liberté totale d'accès et de passage, l'aménagement de l'espace ne peut pas résoudre des problèmes de sécurité, de terrorisme comme ça. Donc là-dessus, il y a des modes de gouvernance qui font qu'on ferme la porte à partir d'une

certaine heure. À voir aussi comment le bâtiment peut vivre avec son environnement immédiat ? On revient sur des questions de coutumes des Pentes avec la question du graffiti, du tag, qui sont aussi très présentes. Tout cela va dépendre finalement du factotum et du gardien. Ça, c'est aussi un énorme sujet qu'on a longuement évoqué avec la Ville de Lyon, c'est-à-dire : qui s'occupe de faire, entre guillemets, la police, l'accueil, le mot de bienvenue ? Qui oriente les gens ? Ce sont des questions intimement liées à la projection du fonctionnement du bâtiment demain. Après, les humain-e-s permettent d'offrir de la porosité, là où le badge ne le permet plus. Mais ça, c'est un



peu quelque chose qui, je dirais, échappe à une conception sur le temps long. C'est plutôt des choses qui, je pense, vivent avec l'actualité du bâtiment. Quant à la question du principe de porosité... la rue intérieure, elle existe dans la manière dont on l'a conçue ici, puisqu'on recrée justement une traversée depuis l'accès principal sans rentrer dans les couloirs et dans les espaces propres aux habitant-e-s (SAVL et tiers-lieu), il y a un espace neutre qui permet de traverser ce bâtiment-là, donc ça, on le retrouvera, on le proposera. Après, on peut être sceptique, on verra...

différents compartiments, et ces compartiments, on peut les regrouper les uns avec les autres, les faire communiquer les uns avec les autres. On est allé au plan le plus libre possible dans les limites des contraintes de sécurité (notamment en matière de désenfumage et d'incendie). Il y a des mètres carrés figés, et demain, la répartition se fera en fonction du modèle économique du porteur de projet et des différentes entités agrégées dans le groupement."

**Intervention :** C'est l'idée de la traboules.

**Laurent Graber :** Oui, exactement.

**Intervention :** Oui, mais je rappelle que les traboules ont été fermées.

**Laurent Graber :** Après ce sont des modes de cohabitation, c'est-à-dire qu'on peut se dire de 08h00 à 22h00, c'est ouvert, de 22h00 à 08h00 c'est fermé pour des questions de coutumes, de cohabitation des un-e-s avec les autres, comme on le vit tous dans nos habitats, dans nos quartiers, chez soi. Mais je dirais que l'architecture n'est pas un frein à ces modes de fonctionnement. Il en va de même sur les questions d'encouragement à la rencontre entre les différents habitant-e-s de ce bâtiment. L'architecture permet de se rencontrer, de mettre en commun des espaces, etc. Après, c'est la gouvernance de tout ça qui déterminera les possibles et la bonne ou mauvaise entente, les points de cohésion, les points de friction. Comme dans n'importe quelle communauté, tout ça va se mettre en place tranquillement.

**Pablo Jensen :** La place de l'École de la Résilience dans ce tiers-lieu n'est pas du tout définie, en fait.

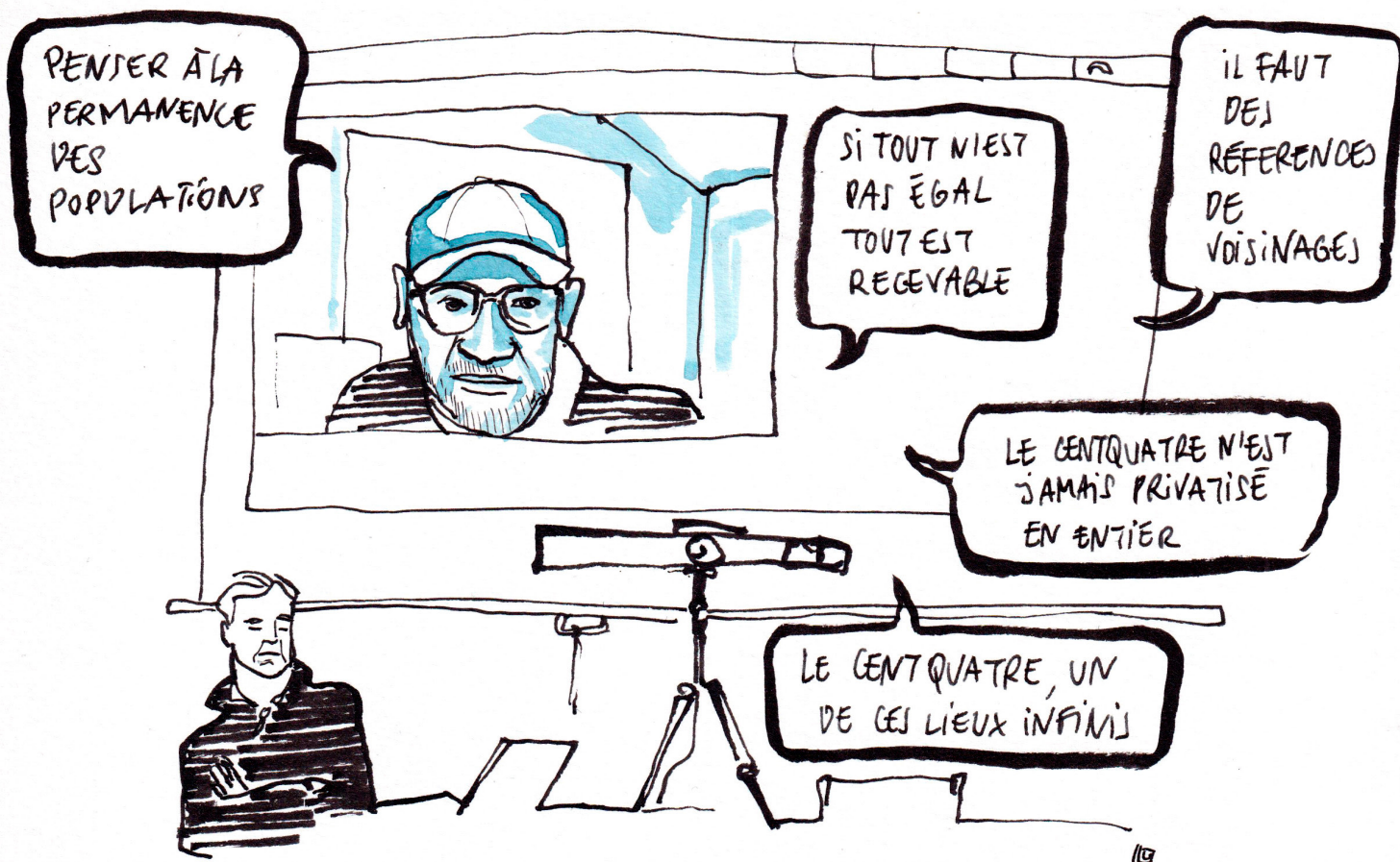
**Laurent Graber :** Dans l'AMI, il a été prévu un plateau de 250 m<sup>2</sup> au R +2 qui permet d'avoir un accès indépendant.

**Christophe Aubry de Maraumont :** Cet accès direct permettra une conception de l'activité indépendante de l'AMI.

**Laurent Graber :** Depuis la rue Neyret, vous avez une cage d'escalier sur le côté. Vous pouvez vous connecter à ces



CR: LOU HERRMANN



CR: LOU HERRMANN

## LE CENTQUATRE, "SI TOUT N'EST PAS ÉGAL, TOUT EST RECEVABLE"

### JOSÉ-MANUEL GONÇALVÈS – DIRECTEUR DU CENTQUATRE-PARIS, DIRECTEUR ARTISTIQUE DU GRAND PARIS

"Le 104 est un lieu du 19<sup>ème</sup> arrondissement de Paris, qui est vraiment à la lisière de la Seine-Saint-Denis, situé un peu avant le périphérique. C'est une **ancienne pompe funèbre** qui a été transformée en **un lieu artistique et culturel**. Ces deux termes ne sont pas lancés par hasard, le lieu a été défini ainsi et continue de se définir ainsi. Ce n'est pas anodin. Cette ancienne friche de 39000 m<sup>2</sup> n'a pas d'équivalent en termes de surface. Elle va de la rue d'Aubervilliers (qui lui a donné son nom : le 104 rue d'Aubervilliers) à la rue Curial. Il a été rapidement envisagé comme un lieu culturel pour échapper à la pression immobilière très forte sur le quartier : un quartier où il y a la population immigrée la plus importante de Paris, qui comporte le

plus grand nombre de jeunes de moins de 26 ans aussi, avec une proximité de communautés de différentes confessions religieuses.

Ce lieu a été imaginé au départ par la ville comme étant un lieu de type nouveau. À l'époque, au début des années 2000, on ne parlait pas encore beaucoup des tiers-lieux. Il a ouvert en 2008 et son référent, dans les imaginaires, était le **P.S. 1 à New York**. Le lieu a été bâti sur cette idée que c'était **d'abord un lieu de résidence d'artistes** et que la présence des artistes en résidence permettraient au public de proximité, mais aussi au tourisme culturel, de pouvoir accéder à la création et de mieux comprendre le processus de

création lui-même, ce qui aurait donc une action sur l'engagement des citoyens-ne-s.

Cette première période, de 2008 à 2010, reposant sur ces principes, n'a pas fonctionné. Le lieu était alors envisagé avec une vision un peu fordiste des choses : les artistes venaient au travail dans des ateliers qui se trouvaient dans la première partie du bâtiment, qui est donc une nef fermée (la Nef Curial). De l'autre côté, côté rue Aubervilliers, c'est un bâtiment couvert mais qui est ouvert. Et on imaginait que les artistes travaillent en atelier de recherche dans la première partie, au premier niveau, puis accèdent aux ateliers qui se trouvent dans la partie Aubervilliers pour commencer à mettre en forme les projets pour les montrer au public dans les salles et un peu dans l'espace public.

J'ai repris le lieu en 2010 avec un autre projet. Petite parenthèse : les élu-e-s étaient assez partant-e-s pour poursuivre les recommandations de ceux qui m'avaient précédé puisqu'ils étaient artistes eux-mêmes. En 2010, j'ai postulé avec un projet qui reposait sur les mêmes principes que ceux du premier appel à projet mais qui n'ont pas été retenus. Et les principes sont assez simples. Mon parcours professionnel entremêle les milieux complexes du point de vue social avec une insertion de l'art et de la culture. J'ai commencé par une péniche, dans le quartier de la Batterie de Clermont-Ferrand. Pour moi, ce qui est très important dans un projet, et c'est ce que je m'évertue à appliquer au 104, c'est d'abord de **partager des convictions**. La mienne est que **l'art est un agent, un vecteur de transformation individuelle et collective**. Ça peut paraître un peu vieux jeu et un peu daté, de redire cette utopie, mais j'y crois. Et le projet du 104 est fondé sur ce principe. L'idée étant que l'art doit au maximum éviter d'alimenter des déterminismes et plutôt enrichir les imaginaires. Alors comment mettre en œuvre ce principe dans un quartier de la politique de la ville où les déterminismes sont extrêmement forts tout comme les représentations internes et externes ? J'y ai vécu pendant quinze ans, j'y vis encore pour partie aujourd'hui, ce qui me permet au fond d'être toujours dans une certaine appréhension du réel.

L'autre élément très important dans la fonction d'un lieu, c'est **sa dimension citoyenne**. Que je résumerai

par ce que dit **Pierre Rosanvallon** : **“si tout n'est pas égal, tout est recevable”**. Alors comment un lieu culturel peut aujourd'hui reprendre à son compte cette idée ? Dans un contexte français où la politique culturelle française, depuis fort longtemps, est fondée justement sur la distinction, la distinction sociale. C'est un vrai sujet de réflexion, en tout cas pour moi. L'autre chose, est de **ne pas chercher à créer une identité du lieu, mais à créer plutôt des singularités**. La différence, vous le savez, entre l'identité et les singularités, c'est que l'identité est déterminée souvent par un lieu de naissance qui est un repère géographique, ou un repère de filiation, là où les singularités sont déterminées dans une contemporanéité. Il est important de s'appuyer sur les singularités, qu'elles soient d'ailleurs artistique ou de la population. Enfin, tout en le maintenant traversant, nous avons tourné le lieu dans l'autre sens. Son nom reste le 104 (104 rue d'Aubervilliers) mais c'est sur la rue Curial que sont les populations.

Aujourd'hui on ne peut pas avoir comme seule fonction d'être un lieu culturel, mais tendre vers **un lieu de ville, un lieu d'usage de la ville**. Un espace, qu'il soit public ou privé, doit participer d'une politique de la ville, c'est-à-dire doit être **un usage**. Un usage qui dépasse la seule fonction de ceux qui en ont la maîtrise ou de ceux qui en ont un usage professionnel. Enfin, un élément extrêmement important, c'est la force du marquage patrimonial alors que **ce n'est pas le lieu qui fait le projet, mais c'est le projet qui fait le lieu**. C'est le projet qui fait le lieu et la fonction du lieu. Cette distinction est très importante. Cela renvoie à ce que j'ai entendu de Laurent Graber : le Site Neyret va pouvoir être traversé depuis le Jardin des Plantes, mais évidemment cela dépendra fortement de la gouvernance et des conditions d'accueil qui seront mises en œuvre. Et ça, c'est fondamental : **la capacité d'un lieu**, qui est à la fois de la responsabilité de l'architecte mais aussi de tous ceux qui y travaillent. Je reste persuadé qu'**il faut prendre le lieu dans sa dimension de fabrique de liens**.

Ce sujet est soutenu par un certain nombre de prérequis à la fois techniques, mais aussi des prérequis de fonctionnalités dans sa relation avec la ville. C'est un fonctionnement qui s'appuie sur des modalités concrètes qu'on met en œuvre. Des modalités qui ont

**“C'est le lieu institutionnel le plus alternatif, et c'est vraiment sous ce prisme que l'on travaille en permanence, pour remplir notre fonction d'être un lieu de la population. Un lieu qui s'appuie sur des modalités d'expression qui ont à voir avec le champ artistique, avec la volonté de donner à la fois accès à des outils de manière totalement libre mais aussi d'accompagner.”**

été décryptées à l'occasion de la biennale d'architecture de Venise 2018 où l'agence Encore Heureux a créé pour le pavillon français, l'exposition Lieux infinis. Et **le 104 était l'un de ces lieux infinis, c'est-à-dire "des lieux qui cherchent des alternatives, explorent et défrichent de nouveaux usages, dans le prolongement de la théorie des tiers-lieux (...)"**. Tout ce qui s'y déroule est articulé **sur des principes de chronotopie multiples, de simultanéité mais aussi d'asymétrie** dans la manière de fonctionner. Au-delà de la permanence des artistes, nous avons pensé à la permanence des publics. Comment aujourd'hui, est-on capable de réfléchir à la permanence des artistes, sans penser à celle des publics, et je dirais même à **la permanence des populations**. Tout cela se raccroche évidemment au **mode de gouvernance**.

Pour conclure, je dirais que le 104 est un lieu alternatif et un lieu institutionnel. **C'est le lieu institutionnel le plus alternatif**, et c'est vraiment sous ce prisme que l'on travaille en permanence, pour remplir notre fonction d'être un lieu de la population, un lieu qui

s'appuie sur des modalités d'expression qui ont à voir avec le champ artistique, sur la volonté de **donner à la fois accès à des outils de manière totalement libre mais aussi d'accompagner**. Les deux doivent être possibles et doivent s'inscrire dans un écosystème où il y a des références, mais des références qui ne mettent pas à distance, qui sont **des références de voisinage** permettant de s'instruire, comprendre et développer. La vision fordiste de départ a été complètement abandonnée. Les seuls éléments fixes sont les commerces, nos bureaux, et la Maison des Petits qui est consacrée à la parentalité, **l'entièreté des autres espaces sont à usage libre ou accompagné**. Nos outils sont adaptés à une question extrêmement complexe pour permettre à ce lieu d'accueillir aujourd'hui plus de 600 000 visiteurs par an."

## QUESTIONS AUX INTERVENANT·E·S :

### "Xavier de la Selle :

comment êtes-vous arrivé à mettre en place des conditions (gestion, sécurité, etc.) qui permettent cette fluidité et cette mixité des publics et de façon très invisible ? Car on se doute que tout est sous contrôle.

**José-Manuel Gonçalves :**  
L'affluence tient probablement au sentiment que vous restez dans la ville. **C'est une ville qui est traversée par du désir, par de l'action et une dynamique extrêmement positive**. Et au fond, ce qui est repoussé aux marges ce sont les espaces techniques. On a par ailleurs une pratique, une manière de désamorcer toutes les discriminations, les distinctions qui existent dans les lieux culturels. En travaillant sur ces signaux, qui sont des signaux évidemment qui demandent une organisation assez précise, on arrive à faire en sorte que les gens comme nous, qui ont l'habitude de fréquenter les lieux culturels, s'y retrouvent. Tous les mardis, c'est-à-dire au moment où je vous parle, on fait un planning avec un outil de travail qui s'appuie sur l'idée évoquée plus tôt : si tout n'est pas égal, tout est recevable. C'est une phrase très active, empruntée à la fois à des travaux de recherche en sociologie, mais aussi en philosophie. **Quand on dit si tout n'est pas égal, tout est recevable, ça veut dire que ceux qui pratiquent en**

**amateur·ice - ce que nous avons appelé les pratiques spontanées dans les espaces ouverts - côtoient les artistes professionnel·le·s qui parfois sont dans les mêmes espaces**. Les deux pratiques sont tout à fait possibles simultanément, simplement, la manière de travailler sur cette articulation, c'est que l'une et l'autre disposent toujours de l'espace pour pouvoir travailler. Nos réunions du mardi ressemblent, par leur précision, à des réunions de montage d'exposition : déterminer -en 45 minutes- les espaces, les circulations, etc. C'est une cellule de crise. Nous faisons en sorte de respecter les réglementations, tout en les adaptant aux usages, en prenant des mesures compensatoires pour pouvoir faire. Le 104, la plupart du temps, fonctionne avec des mesures compensatoires par rapport à ce qui a été imaginé initialement.

Aujourd'hui, le budget est de 18 millions d'euros avec une subvention de 9 millions d'euros qui s'est maintenue chaque année depuis le départ. **Le 104 était au départ financé à hauteur de 87% de fonds publics**. Notre modèle économique aujourd'hui repose sur 60% d'autofinancement. **Nos recettes sont liées aux activités produites, sur site**

**et hors site**. S'agissant des recettes extérieures, c'est surtout du travail d'ingénierie que nous développons sur précisément cette approche des lieux culturels. Dans ce schéma économique et aussi d'organisation, nous avons des privatisations à l'image de théâtres ou du Palais de Tokyo. Au delta près, que le 104 n'est jamais privatisé en entier. Nous privatisons une durée et des espaces donnés, mais toujours en articulation avec le fait que la population puisse accéder au lieu pour les pratiques spontanées, aux horaires habituels qui ne changent jamais, c'est un invariant, quelles que soient les activités. Nous réalisons en réalité un travail d'éducation, d'information, de médiation avec la population initiée, celle qui dispose justement des outils de décision, de commandement, et qui spontanément demande une privatisation totale. On voit aujourd'hui des activités physiques en augmentation, mais aussi nombre d'architectes, de dessinateur·ice·s viennent. Et bien à tout moment, ils doivent pouvoir se poser dans les espaces, même si ce ne sont pas toujours les mêmes. Concrètement, **nous scénographions l'ensemble des espaces en combinant espaces loués, spectacles, espaces disponibles, etc**. Chaque

**semaine, nous procédons à une reconfiguration systématique des lieux**. On travaille évidemment très précisément sur les **flux et les circulations** de façon à ce que les gens aillent à l'endroit qui les intéresse, mais tous vont à un moment fréquenter les mêmes espaces. Pour parler d'un autre lieu, je pense à la rénovation du Grand Palais : vous pourrez y accéder sans être obligé·e, au seuil, de préciser les raisons de votre entrée sur site. Vous pourrez profiter comme tout·e citoyen·ne de cette architecture splendide. Ce n'est que plus loin à l'intérieur que vous prendrez ou non un billet pour telle exposition ou telle activité. Et ce parcours est l'un des éléments d'innovation né au 104 : on rentre dans un lieu sans qu'on sache qu'on est dans un lieu artistique."



CR: LOU HERRMANN

## APPRENTISSAGE ET SPATIALITÉ(S)

### CHLOÉ DUMAS, SCÉNOGRAPHE ET PROFESSEURE À L'ESAA LA MARTINIÈRE DIDEROT

"Avant de commencer, une remarque suite à l'intervention de José-Manuel Gonçalves, directeur du Centquatre-Paris. C'est un lieu que j'ai pratiqué en résidence de création. Et il est vrai que l'on y est très nourrie par l'énergie en présence tant la porosité est grande et invite à des interactions entre les habitant-e-s et notre travail.

J'interviens aujourd'hui sur la question des apprentissages et de la spatialité. Sans être totalement experte de cette question, c'est un sujet qui néanmoins m'intéresse du fait de ma double casquette de scénographe et d'enseignante. La question de quels espaces, quels aménagements pour l'apprentissage

recouvrent des enjeux qui me traversent et auxquels j'aime réfléchir. Je vais essayer de faire un panorama à ce propos et voir comment cela peut faire écho avec la question de "faire école" et peut-être avec vos pratiques respectives.

Avant cela : un petit point sur mon parcours et mon profil qui vont peut-être permettre aussi de nourrir notre sujet. J'ai été formé comme **scénographe à l'Ensatt**, et ensuite j'ai exercé pendant dix ans dans le monde du spectacle, dans le théâtre principalement. Puis j'ai **co-fondé le collectif INVIVO**, au sein duquel on réfléchit à la question de comment la perception et les sensations du spectateur-ice peuvent

créer une nouvelle forme de narration. Et pour cela on s'interroge sur comment la scénographie peut être un moteur, voire être un point de départ pour faire dramaturgie. À travers nos formes scéniques, nous essayons d'induire un nouveau rapport au spectacle et à de nouvelles formes scéniques qui permettent de positionner le spectateur·ice dans une forme d'immersion. Nous produisons des spectacles où l'on essaie de casser le rapport de frontalité habituelle. Avec par exemple un spectacle déambulatoire au casque audio pour un·e unique spectateur·ice. Ou alors un spectacle en bi-frontal, avec des gradins qui se font face où une partie du spectacle se déroule en réalité virtuelle avec un casque. Ou bien encore un spectacle pour les enfants dès 18 mois, placé·e·s au centre de la scène. L'idée à chaque fois est de réinventer de nouvelles formes de réception pour le public et de permettre que sa perception et ses sensations déclenchent une nouvelle forme de narration.

Ce sont ces questions que je me suis beaucoup posées dans ma pratique de la scénographie. **Et 2019, j'ai passé l'agrégation en design et, depuis 2020, j'enseigne le design d'espace à La Martinière Diderot**, qui est une école supérieure d'arts appliqués qui regroupe plusieurs parcours en design : espace, produit, graphique, textile et événementiel.

Et comme au théâtre, on est parfois écrasé par le poids des traditions et notamment de la scène à l'italienne et du rapport très frontal qui reste aujourd'hui le standard des salles de spectacle. La salle de classe depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle a peu évolué, l'on reste dans des rapports très frontaux entre enseignant·e·s et élèves, augmentés par un surplomb puisque l'enseignant·e dispose souvent d'une estrade qui résonne avec une scène. **On reproduit ce qu'on appelle au théâtre "le quatrième mur", une forme de barrière virtuelle, une frontière entre la scène et les spectateur·ice·s.** Et dans l'enseignement, on a une forme de "quatrième mur" avec un rapport très descendant. Les classes de lycées de La Martinière sont organisées ainsi. **Ce dispositif pédagogique génère un mode de transmission et donc forcément un mode de réception particulier.** Et c'est justement ce qu'il est pertinent d'interroger.

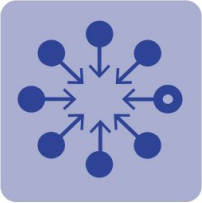







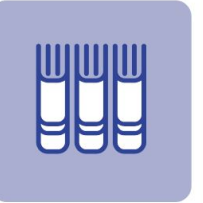



L'aménagement est influencé par les usages qui s'y déroulent. Et l'on observe aujourd'hui comment les salles peuvent être repensées en fonction des typologies d'usage. Et comment les pôles d'activité peuvent déconstruire un peu l'aménagement frontal. Pour illustrer cette idée, **vous avez plusieurs formes d'aménagement : la forme du feu de**

**“Ce qui m'a rapidement surpris dans l'enseignement, c'est que je me suis aperçue que l'on pouvait faire un parallèle entre la façon de penser la scène et la façon de donner cours.”**

**camp** qui propose des lieux d'apprentissage en petits groupes, où l'enseignant·e disparaît au profit du groupe. Cela permet de transgresser le "quatrième mur", de faire émerger des dynamiques de pratiques collaboratives d'apprentissage, mais avec un effectif assez restreint. Ou encore **la disposition en grotte** qui est un lieu de concentration de pratiques individuelles, où l'idée est de pouvoir se recentrer, c'est une forme de pédagogie active. Dans ces deux exemples, ce qui est intéressant, c'est de voir que la posture du professeur·e est en retrait. L'enseignant·e est plus ressource ou tuteur·ice que pédagogue qui diffuse une pédagogie descendante.

Pour aller plus loin, il existe **l'outil d'aide à la co-conception d'aménagement des espaces pédagogiques ArchiLab** qui est développé par l'Education Nationale. Sous forme de manipulations de pièces sur un plateau, il permet de matérialiser des concepts d'organisations pédagogiques. C'est un outil de co-design qui peut se faire entre enseignant·e·s ou avec les élèves. C'est une démarche qui incite les acteurs de l'école à réinventer de nouveaux espaces d'éducation. Ce qui est intéressant, c'est que les apprentissages sont pensés par usage et donc permettent plus de mobilité, plus de flexibilité au sein des espaces et qui permettent aux élèves "apprenant·e·s" d'être dans une posture plus active et de penser moins par discipline que par projet. Cette question de la **pédagogie active** a été beaucoup

développée par les **pédagogies dites "nouvelles"** qui sont plurielles (Freinet, Montessori, etc.) mais qui partagent une conception commune du sujet : il s'agit de comprendre l'individu, d'interpréter ses attitudes, de l'aider à développer ses potentialités. Elles favorisent par ailleurs l'interdisciplinarité pour enrichir le travail pédagogique. Elles situent également **le corps** comme central, et c'est un point important, notamment dans ma pratique et que j'aimerais développer au sein de mes ateliers avec l'idée de permettre au corps d'être en mouvement dans l'espace, et par rebond dans **la pratique du faire**, qui permet de dire que l'apprentissage se construit aussi par la main. Ce point est vraiment important, notamment dans le design ; les pédagogies nouvelles l'ont beaucoup développé. Une de mes références est Adolphe Ferrière, pédagogue et professeur en pédagogie. Il parle de **classe laboratoire ou de classe atelier**, dotées de tables mobiles faites de planches posées sur des chevalets, de simples tabourets, de bibliothèques et d'armoires. Dans ces espaces, on trouve tout ce qu'il faut pour travailler de ses mains. On transforme alors la question même du mobilier pour permettre une flexibilité des espaces, des usages et revenir à des questions de physique, de corps. Cela raconte que les apprentissages ne passent pas exclusivement par l'intellect, mais aussi par le corps. On peut dire que l'école Freinet est un Bauhaus des enfants. **Le Bauhaus** est une école d'architecture et d'arts appliqués créée en 1919 à Weimar par

<p><b>FEU DE CAMP</b> Lieu d'apprentissage en petit groupe</p>  <p>Espace pour lancer un processus ou faciliter le travail de groupe. Faire cours. Énoncer un programme de séquences pédagogiques. Lancer un exercice, un sujet. Cela peut être l'espace de la classe configuré autour de l'enseignant ou un (ou des) espace(s) plus réduit(s) de 5 à 15 élèves.</p>  <p>usages mixtes d'outils numériques individuels et collectifs</p>	<p><b>GROTTE</b> Lieu de concentration et pratiques individuelles</p>  <p>Espace isolé d'un environnement principal. Recherches documentaires (livres, bases de données, internet) Travaux personnels : lectures, exercices, Préparation d'un travail de groupe</p> <p>Laboratoire de langue</p>  <p>usage individuel d'outils numériques de consultation</p>	<p><b>OASIS</b> Lieu de rencontre occasionnelle et d'impulsion</p>  <p>Espace informel que l'on peut trouver à différents endroits dans l'établissement scolaire propice à la discussion, l'échange ou la présentation de travaux.</p> <p>espaces extérieurs possibles</p>  <p>usage d'outils numériques portables (EIM équipement individuel mobile)</p>	<p><b>LABO</b> Espace d'expérimentation et travaux pratiques</p>  <p>Manipulations et rapports d'expérience. Fabrication, édition : &gt; fab lab des machines numériques (fraiseur, impression 3D, découpe laser, découpe de films adhésifs) &gt; atelier d'impression 2D petite édition papier, dossiers élèves, documents d'exposition, travaux de cours. Édition du journal d'école.</p> <p>outils numériques de rapports d'expérience, de production ou de reproduction</p>  <p>usage individuel d'outils numériques de consultation outils postés et EIM</p>	<p><b>SOURCES</b> Centre de ressources et connaissances</p>  <p>BCD, Bibliothèque, Centre de documentation Matériauthèque</p> <p>CDI, learning center,</p> <p>Salle de rédaction (journal d'école, radio d'école, blog)</p>  <p>usage individuel d'outils numériques de consultation outils postés et EIM</p>	<p><b>SCÈNE</b> Espace de présentation à un groupe</p>  <p>Forum, Conférence : Espaces de communication et présentation (présence de gradins possible). Brefing, débat Événements (festifs), chorale, théâtre de l'école. Conseil des élèves.</p> <p>usage collectif d'outils de présentation et usage individuel d'outils de prise de note</p>  <p>usage collectif d'outils de présentation et usage individuel d'outils de prise de note</p>
---	--	--	--	--	---

CR: CHLOÉ DUMAS

**Walter Gropius** (elle sera fermée par les Nazis en 1933). C'est la première véritable école de design. La question des ateliers y était centrale dans la formation car l'idée était de former des artistes-artisan-e-s. Et donc, la question du faire était le socle. De nombreux ateliers co-existaient : architecture, sérigraphie, menuiserie, imprimerie, peinture, sculpture, etc. Et l'idée de groupe était de permettre aux étudiant-e-s d'être dans une pratique de la production et ainsi d'avoir une **connexion entre la tête et la main**. Walter Gropius dit : "Architectes, sculpteurs, peintres, nous devons tous revenir au travail artisanal, parce qu'il n'y a pas d'art professionnel. Il n'existe aucune différence essentielle entre l'artiste et l'artisan." Et donc cette pensée de la place de l'atelier dans l'apprentissage est toujours un héritage que l'on convoque dans nos formations en design.

Quant à La Martinière Diderot, nous avons différentes typologies d'espaces : des salles de classes dans lesquelles les étudiant-e-s peuvent travailler sur ordinateur ou sur planche à la question de la conception. Puis rapidement, ils ont accès aux ateliers. Des ateliers traditionnels (couture, etc.), mais aussi des ateliers de type Fablab, où il y a vraiment une porosité entre les différents espaces de conception, de façon à ce que nos étudiant-e-s soient à la fois des concepteur-ice-s mais aussi des constructeur-ice-s. Un autre enjeu important est le fait de pouvoir permettre aux

étudiant-e-s d'être **mobiles et autonomes** dans leur apprentissage, ce qui renvoie à la conception ou l'aménagement d'espaces dans lesquels ils peuvent **circuler librement** entre les temps de conception sur table et les temps de pratique en atelier.

Par ailleurs, l'apprentissage se fait aussi beaucoup de façon collaborative, dans le sens où **les étudiant-e-s s'entraident**. Et nous avons imaginé des systèmes de **gouvernance par les pairs**. Par exemple, au Fablab, on a ce qu'on appelle les fab managers qui sont des étudiant-e-s mieux formés que les autres et qui peuvent devenir elleux-mêmes tuteur-ice-s. Il est intéressant d'observer que finalement **ces aménagements d'espace, implicitement, induisent de nouveaux systèmes de gouvernance plus collaboratifs et plus horizontaux**.

Maintenant, j'aimerais évoquer la question de **l'école augmentée** et voir comment on peut aussi être dans des systèmes d'apprentissage qui sortent de l'espace scolaire, de la salle de classe. Pour introduire cette question, une citation de l'architecte **Louis Kahn** : "Les écoles ont commencé avec un homme au pied d'un arbre qui ne savait pas qu'il était instituteur, en train de discuter avec d'autres personnes qui ne savaient pas qu'ils étaient ses élèves. (...) Plus tard, des bâtiments furent construits et la première école vit le jour". Cela raconte que l'on n'a pas besoin d'être dans

“J’ajoute également la question de la participation qui nous permet de repenser les **formes de gouvernance et de gestion de classe**. Et la pratique d’atelier permet aussi de mettre **l’enseignant·e un peu à distance**, plus dans un **rôle de tuteur·ice, de chef·fe d’atelier**.”

l’école pour faire école. On peut sortir de la salle de classe pour permettre d’autres apprentissages et dans la pensée de Kahn, il y a vraiment cette idée que que **tous les espaces connexes à la salle de classe** ont de l’importance, comme les couloirs, mais aussi la lumière qui rentre dans le bâtiment ou bien les extérieurs. C’est aussi une pensée de comment faire école du terrain, comment enseigner hors les murs. C’est ce qu’on appelle aussi les **pédagogies situationnelles qui sont sur un territoire et qui partent du déjà-là**. Alors comment faire avec ce déjà-là qui peut être matériel - le bâti, le paysage, le vivant -, mais aussi immatériel - habitant·e-s, usager·e-s, savoirs, mémoire, etc. -. Pour illustrer cette idée, le Rural Studio : un projet créé en 1992 par Samuel Mockbee alors enseignant à l’école d’architecture de l’université d’Auburn. Son objectif était de permettre à chaque élève de concevoir, de construire de façon plus éthique et au service d’une communauté. Concrètement, chaque semestre, trente étudiant·e-s sortaient du campus pour concevoir un projet dans le comté de Hale en Alabama, une région particulièrement pauvre du sud des États-Unis. Iels partaient de matériaux recyclés pour concevoir à moindre coût des centres communautaires, des logements, des centres culturels, des chapelles, etc., à destination des familles précaires vivant sur place. Cet exemple montre comment la pédagogie peut s’exporter de l’école et partir du in situ, de ses potentialités et de ses fragilités, et comment ces systèmes d’apprentissage permettent aux étudiant·e-s de travailler directement avec des habitant·e-s et un territoire. On peut rapprocher cet exemple de **l’école dehors**. Petit à petit, on peut imaginer des **terrains d’aventure** qui deviennent aussi des lieux d’apprentissage pour les plus jeunes. La question du terrain d’aventure a été évoquée la première fois en 1931 par **Carl Theodor Sorensen**, architecte et paysagiste qui, observant des enfants qui jouaient sur un chantier en construction, a constaté qu’iels étaient émerveillés·e-s de tout et inventaient un imaginaire à partir de débris. À partir de ces observations, il a voulu créer des terrains d’aventure en ville pour permettre aux enfants d’avoir des lieux de jeu et d’apprentissage, de la même façon que les enfants qui vivent en zone rurale. Ce qui me permet de faire un parallèle avec ce qu’on appelle aujourd’hui “la classe dehors” : elle ne se réduit pas à une simple sortie scolaire ou à l’observation de la nature. Elle désigne une pratique d’enseignement régulière qui s’exerce en pleine nature, en zones rurales ou urbaines, de la maternelle au lycée. Cela dit que l’école peut sortir de l’espace de la classe et se répandre en prenant appui sur des potentialités, des ressources qui sont connexes au bâtiment de l’école. Pour illustrer cette idée : un projet mené depuis octobre 2024 avec mes étudiant·e-s en design dans le cadre d’un partenariat avec **l’Autre Soie à Villeurbanne**, lieu

hybride qui regroupe des logements sociaux, une salle de concert, des espaces de travail, des ateliers artistiques, une résidence étudiante et un parc public ; en bref, un écosystème d’usages. Et il doit devenir un lieu pour la classe dehors, notamment en lien avec les écoles aux alentours. Avec mes étudiant·e-s, on a réfléchi à des scénarios : quels itinéraires peuvent être imaginés ? Comment se repérer dans le quartier ? Comment s’emparer de l’histoire industrielle du quartier de la Soie ? Cela a donné lieu à plusieurs projets qui vont du scénario à l’élaboration de kit pédagogique, d’aménagement, de mobilier, d’espaces aussi. C’est la zone du scénario d’apprentissage dans ce cas-là qui est vraiment importante.

Pour conclure, un petit mot sur **les espaces numériques** et comment cela crée une forme de classe augmentée. Ramener les outils numériques dans nos classes, c’est aussi permettre de d’avoir d’autres supports. C’est également une ouverture sur un ailleurs, et cela permet des usages qui peuvent être plus collaboratifs. La présence du numérique permet **une immersion** pour l’apprentissage, notamment au travers des écrans ou des univers qu’on vient implémenter dans nos classes. Cela facilite parfois **des interactions plus personnalisées** parce le support numérique est proche d’une progression individuelle de l’élève. On l’observe avec les Learning Live ou la BD ou les Learning Plaza qui permettent de décroisonner les apprentissages. Les **Learning Labs** qui sont des lieux d’expérimentation pédagogique en sont issus. Et **le web 2.0 facilite des fonctionnements très collaboratifs, plus créatifs, plus transversaux**. C’est une culture collaborative d’apprendre à apprendre. D’où l’apparition de nouveaux mobiliers : benne rotative sur roulettes, paperboard, post-it à l’infini. Des formes qui essaient de privilégier une forme d’ingénierie collaborative et un apprentissage plus horizontal. Et maintenant, **quid de l’arrivée de l’IA dans nos espaces d’apprentissages ?** C’est encore un sujet un peu neuf, mais sur lequel on s’interroge beaucoup dans l’Éducation Nationale.”

ON A VU  
PLUSIEURS TIERS-LIEUX  
FERMER À CAUSE  
DE LA QUESTION  
DU LOYER



CR: LOU HERRMANN

## ÉCHANGE COLLECTIF

L'ORGANISATION DE LA DISCUSSION COLLECTIVE REPOSE SUR DEUX ÉLÉMENTS : LA CONNAISSANCE DU PUBLIC PRÉSENT, L'ANIMATION CIBLÉE DES ÉCHANGES ET LA SOLlicitATION DE LA PAROLE AFIN DE PERMETTRE À CHACUN·E DE PARTICIPER.

**"Jérémy Virgo**, La Myne  
Est-ce qu'on va devoir payer un loyer pour pouvoir habiter l'École de la Résilience ? Et est-ce qu'en plus du loyer, il y a des charges liées aux fluides à prendre en compte ? Car ça peut pas mal dimensionner le projet qui va en ressortir.

**Valérie Disdier**, Cité Anthropocène

En fait on n'a pas les réponses. Je rappelle qu'on est dans le processus de discussion, de

définition d'un programme. Et l'année cruciale va être 2025 pour deux raisons : parce que justement l'entrée dans les détails du business model va nécessairement se faire en 2025, et par ailleurs car l'École de la Résilience est très dépendante de l'AMI qui elle-même a son propre business modèle à monter. Donc aujourd'hui on pourrait presque dire qu'on part à zéro, même si la Ville a un projet, des intentions, avait choisi 250m<sup>2</sup> au deuxième étage. Mais peut-être que dans l'expérience que

nous ferons de la programmation hors-les-murs, on aboutira à d'autres scénarios, qui pourraient être une programmation diffuse, totalement ou pas totalement dans les murs. On n'en sait rien.

**Chloé Vidal**, Ville de Lyon  
On part du projet comme le disait le directeur du Centquatre-Paris.

**Jérémy Virgo**  
On a vu plusieurs tiers-lieux

fermer à cause de la question du loyer et de la grandeur des lieux. Au-delà de la fermeture possible, c'est aussi une question qui met beaucoup de pression sur les personnes. Il faut faire attention. Quelle marge de liberté a-t-on pour pouvoir habiter et moduler le lieu comme on en a envie pour qu'il soit accessible.

**Christophe Aubry de Maraumont**, Ville de Lyon

C'est un plateau brut. Tout est à aménager. En termes de

chiffrage, c'est un chiffrage classique d'après les éléments que j'ai eu avec Guillaume Fornoni qui accompagne le projet du côté de la direction de la construction. Il faut compter entre 600 et 750€/m<sup>2</sup> pour aménager. Après ça c'est de l'aménagement classique, ça peut représenter des coûts moindres. Ça aussi il faudra le prévoir dans le business model quant à l'amortissement de cet aménagement-là. Donc on peut tout faire mais on est contraint par le prix.



CR: LOU HERRMANN

**Jérémy Virgo**

Il y a aussi les normes ERP qui seront à respecter.

**Laurent Graber, LFA**

C'est déjà le cas. Ce qu'on expliquait tout à l'heure, c'est la question du compartiment : on peut créer des cellules spatiales qui feront max 300m<sup>2</sup>, parce qu'au-delà ça enclenche un ensemble de normes et de contraintes techniques qui sont très lourdes et qui amèneraient des investissements financiers aussi très lourds. L'entre-deux le plus opérant, c'est moins de 300m<sup>2</sup>, comme ça on évite la question du désenfumage mécanique, etc. Ça permet aussi de tisser un lieu avec des modes d'habiter et de répondre aux exigences en termes d'ambiance. Parce que toute la question des tiers-lieux est vaste. Tout dépend de votre capacité à vous adapter à des contraintes. C'est une question qu'on évoque avec nos client-e-s dans tous nos projets, parce qu'il y a toujours cette question des moyens : à quel moment l'individu peut s'adapter à son milieu plutôt que de toujours adapter le milieu à l'individu ? Cette équation à retourner, c'est aussi la question de la résilience : **comment l'individu peut être un peu plus maître de son espace ?**

On parle par exemple de la ventilation naturelle d'un bâtiment, c'est-à-dire à quel moment on décide de s'organiser pour ouvrir et surtout fermer un fenêtre ? Ça c'est des questions de cohabitation, de modes de fonctionnement. Ça coûte zéro euro. Par contre, il faut s'organiser, il faut être responsable. C'est la vie en communauté.

Nous travaillons beaucoup sur la culture de programmation des tiers-lieux, un tiers-lieu avant d'être un lieu, c'est une communauté d'acteur-ice-s avec des besoins. Ces besoins doivent être définis. Cette définition des besoins dépend des contraintes de chacun-e. Par exemple, la pédagogie, comment elle s'exprime, comment elle se façonne ? Quels besoins en acoustique, en éclairage, en vidéo projection, et comment tout ça se combine pour qu'on puisse faire des activités prenant aussi en compte ce qui se passe autour ?

Dans l'exemple du Centquatre on le voit, ce n'est ni plus ni moins qu'un forum, un espace public plus confortable que le plein air. Simplement, les usager-e-s s'entendent. Sous le péristyle de l'Opéra on le voit bien aussi - il y a des coutumes qui se mettent en place, il y a du respect, ce qui est laissé à l'autre, etc.. Souvent ça se fait

de manière très intuitive et ensuite les choses s'organisent, les gens développent des comportements liés à ces bonnes habitudes, et c'est ce qui fait que ça marche. Ce tissage là est plus lié à un **principe d'entente, de coopération qu'à des questions d'argent**. Parce qu'à la fin vous ferez forcément avec les moyens que vous avez.

**Valérie Disdier**

Pour compléter ce que vient de dire Laurent, dont les mots sont très justes, l'objet de la 4ème résidence sera d'évaluer quelle est cette communauté. Nous saurons le 3 février s'il y a une communauté et quelle est sa teneur. Pour mettre en œuvre le projet dans sa phase de préfiguration et dans sa phase in situ. C'est tout l'objet de ces résidences.

Je suis assez d'accord : les solutions on peut les trouver, s'ajuster en fonction des besoins. Ce n'est pas l'inverse. On avait besoin de faire communauté pour savoir qui veut aller dans ce projet, de quelle manière, à quelles conditions.

**Jérémy Virgo**

Je suis d'accord pour dire que les tiers-lieux c'est avant tout des communautés, néanmoins il ne faut pas sous-estimer l'importance de la logistique et des charges (financières et humaines) que cela peut entraîner. On a beaucoup d'exemples de tiers-lieux qui ont fermé juste parce qu'ils devaient payer un loyer qui était trop cher.

**Christophe Aubry de Maraumont, Ville de Lyon**

Peut-être un dernier complément. On parlait des 270m<sup>2</sup> qui sont réservés pour l'École de la Résilience, mais il y a aussi des communs qui sont exploitables. Et ça c'est quelque chose qu'il faudra que l'on co-construise avec le lauréat de l'AMI. Il y a un auditorium, un espace d'exposition. Je sais déjà qu'il y a des « droits de tirage » qui sont pris par le service archéologique et leur service de médiation. Tous les acteurs du site devront créer une autre communauté en plus, ça aussi ça va avoir un impact sur ce que l'on veut faire au sein de l'École de la Résilience. Ça ne sert à rien de dupliquer s'il y a déjà quelque chose en commun qui existe et qui peut être exploité.

**Chloé Vidal**

Concernant la question de l'ERP. Ça été une demande de l'ensemble des élu-e-s, et je crois qu'on est en ERP catégorie

COMMENT FAIRE POUR SORTIR DE  
CETTE BOÎTE ÉTANCHE AU MILIEU  
DES PENTES ?



CR: LOU HERRMANN

3 (301 à 700 personnes) ou 2 (701 à 1500 personnes).

**Marc Uhry**, Ville de Villeurbanne

Un des éléments que je trouve marquant dans l'expérience du Centquatre, c'est que c'est un lieu qui est très singulier, un lieu qui a beaucoup travaillé les porosités. Et là ce que j'entends dans le bâtiment Neyret c'est qu'on veut rendre tout possible. Et donc est-ce que vous avez imaginé des pistes pour singulariser et travailler les porosités, notamment avec l'Ecole de la Résilience qui va être connectée à l'Université, connectée aux citoyen-ne-s. **Comment faire pour sortir de cette boîte étanche au milieu des Pentes pour aller à la rencontre des citoyen-ne-s ?**

**Laurent Graber**

Il y a plusieurs choses qui se connectent. Par exemple, si on parle de la question du restaurant, c'est un élément fondamental en termes de convivialité, en termes d'expériences. On sait tous à quoi s'attendre dans l'acte marchand, c'est quelque chose qui est assez défini. C'est une porte d'entrée intéressante pour organiser de la rencontre avec un public lambda qui viendrait pour le restaurant, et pourrait, en rentrant dans le restaurant, traverser d'autres espaces, qui lui permettraient de découvrir une autre programmation.

Le deuxième étage, c'est la question de la gouvernance et derrière de la programmation artistique et culturelle : qu'est-ce qu'on programme de manière entendue et attendue. Là, il y a une projection avec un budget associé à ça et un réseau. Et derrière il y a tout ce qui peut être spontané comme on le voit au Centquatre. Des espaces qui ne sont pas figés dans une programmation, des espaces qui peuvent être de la déambulation : les couloirs, le hall d'entrée, la terrasse sur le toit... Il y a des surfaces importantes avec une capacité en termes de régime ERP intéressante. Je rappelle : 300 personnes sur la terrasse ouest en partie haute, adossée à la partie plateau couvert qui était l'ancienne salle de dessin avec ses chais et cette lumière du nord constante. Là il y a typiquement des enjeux liés à la programmation qui vont définir la manière dont c'est habité et donc où la spontanéité va pouvoir trouver sa place. Et derrière, il y a toutes les dimensions de parcours qui peuvent être organisés. Et ce que l'on voit aussi beaucoup dans le Centquatre, c'est qu'on organise une forme de sérendipité, la surprise, l'inattendu. C'est quelque chose

qui intéresse de plus en plus les institutions culturelles. En ce moment on fait un travail sur le Théâtre des Célestins pour redéfinir les espaces autres comme l'accueil, la façade, etc. Comment je raconte le bâtiment : pourquoi y-a-t-il tous ces noms d'acteur-ice-s dramatiques, comiques, tragiques dans le hall d'entrée ? Quelles sont toutes les anecdotes du bâtiment ? Ça construit un récit qui amène un public différent. Comment rendre capables les espaces d'accueil autour du théâtre d'accueillir soit une extension de la scène, soit d'autres modes de représentation ? Tout ça dépend beaucoup de la gouvernance, de la gestion et de ce que chacun-e projette comme besoin ou contrainte.

**Jean-Pierre Seyvos**, S-Composition

Pour moi c'est encore un peu flou, la question de l'articulation entre le projet Ecole de la Résilience et ses 250m<sup>2</sup> en propre avec le reste de la gestion des communs. Au Centquatre, il y a une gestion globale de l'ensemble. Là il y a une cohabitation d'entités (service archéo, Ecole de la Résilience, résident-e-s, ...). Les données de cohabitation, collaboration, partage ne sont pas claires. Comment peut-on gérer les communs ? Ce n'est pas tout à fait clair entre la future activité au quotidien et en amont la marge de manœuvre dans la programmation des espaces.

**Laurent Graber**

Toute la complexité est là. **Le régisseur, c'est qui ?** Qui est-ce qui déplace la pancarte ? Qui est-ce qui ouvre ? Qui est-ce qui dit ça, ce n'est pas permis. Le Centquatre par exemple, c'est une machine très très bien huilée. Tous les mardis, on a une réunion pour se dire où on met les affiches, où les gens passent, etc.

**Jean-Pierre Seyvos**

C'est un établissement unique, qui a la maîtrise de sa gestion et de ses concessions. Par exemple, pour les restaurants, j'imagine qu'il va y avoir un appel d'offres.

**Laurent Graber**

L'AMI dit : voyez les espaces qui sont mis à disposition, voyez la contrainte, voyez les objectifs que l'on a de portée symbolique, politique, culturelle que doit avoir ce site Neyret, et trouvez nous une solution. Quelles sont les communautés d'acteurs qui ont des sensibilités communes, un réseau d'acteurs à mettre en commun ? Il peut y avoir une hypothèse qui dirait : c'est le



ON A LA CHANCE D'AVOIR UNE BELLE REPRÉSENTATION DU MONDE ACADEMIQUE

C'ÉTAIT AU DÉPART L'UNIVERSITÉ DE LA MUTATION ÉCOLOGIQUE



CR: LOU HERRMANN

restaurateur qui va ouvrir et fermer la porte, en échange on lui donne l'exploitation de la terrasse à l'étage. Tout ça c'est à écrire. Derrière c'est une organisation.

**Jean-Pierre Seyvos**

Est-ce que notre collectif fait une réponse globale à l'AMI ? Ou est-ce qu'il doit s'articuler avec d'autres acteurs ? C'est plutôt ça ?

**Christophe Aubry de Maraumont**

Le processus de l'AMI est en cours et on ne peut pas en dire plus.

**Laurent Graber**

Il a été publié. Il y a des groupements qui sont en cours de constitution et qui travaillent déjà sur les différents modèles. En fait, c'est assez simple, iels regardent le nombre de mètres carrés, le coût d'un poste de travail à la Croix-Rousse, combien de postes de travail peuvent entrer dans le lieu, combien de régisseurs sont nécessaires pour faire tourner le lieu en fonction de la programmation, les espaces d'exposition sont-ils loués ou bien y a-t-il des expositions produites et si oui produites par qui ?

**Jérémy Virgo**

Est-ce qu'on connaît le calendrier des différentes étapes de l'AMI à la louche ?

**Christophe Aubry de Maraumont**

L'AMI a été publié en septembre 2024 ; le dépôt des candidatures a été repoussé au 7 février 2025, et le choix du lauréat sera fait fin juin 2025. Il est mentionné qu'il y a un espace réservé à l'Ecole de la Résilience.

**Sophie François, Service archéologique de la Ville de Lyon**

Des candidat-e-s ont essayé de nous interpeller directement mais pour des raisons de marché public on ne peut pas répondre à un-e seul-e candidat-e, on doit répondre à l'ensemble. Je pense que c'est au moment de la phase de l'offre qu'il pourra y avoir des échanges plus précis pour qu'ils puissent affiner leur offre dans un deuxième temps.

**Jindra Kratochvil**

Côté Cité Anthropocène on a aussi été approché par plusieurs groupements qui postulent à l'AMI. On a répondu que notre

mission était la préfiguration de l'Ecole de la Résilience. Nous sommes obligé-e-s d'attendre la fin du processus pour entrer en discussion avec le lauréat de l'AMI.

Pour revenir à la thématique d'aujourd'hui. On voit que la question spatiale se pose un peu de manière emboîtée : la place de l'Ecole de la Résilience dans le tiers-lieu, la cohabitation à l'intérieur du bâtiment et l'insertion du bâtiment dans le quartier et son rayonnement dans la ville.

Puisqu'il s'agit d'une école on avait envie de proposer le sujet à discussion aux personnes issues du monde universitaire, qui sont assez nombreuses (UdL, ENS, INSA, Fabrique des Questions Simples, Sciences Po, Lyon 2, Lyon 3, Public Factory). On a la chance d'avoir une belle représentation du monde académique. Est-ce que quelqu'un souhaite rebondir sur cette question du lieu d'apprentissage et d'élaboration des savoirs et du lien avec la ville, du lien entre apprentissage et spatialité ?

**Pablo Jensen, Fabrique des Questions Simples**

Avant qu'elle porte ce nom d'école de la Résilience, c'était au départ l'Université de la mutation écologique. Une partie du projet est l'interface entre milieu académique et associatif. On parle de porosité avec l'habitant-e, mais aussi de porosité du milieu académique. Gonçalves disait qu'au lieu d'aller négocier avec ceux qui allaient toujours céder, c'est-à-dire la population, il demandait dans son cas à Chanel de céder : il faut faire céder les académiques, négocier avec elleux, avoir cette discussion. Un des points importants dans la préfiguration et dans la réflexion est de déterminer la place des institutions académiques dans le projet, une place qui est à négocier, c'est important qu'elles n'occupent pas toute la place. **Il faut qu'on se réunisse avec la Ville et les institutions académiques pour savoir comment chacun souhaite se positionner vis-à-vis de ce lieu et quelle place cela pourrait avoir.** Organiser un temps complémentaire à ce travail de préfiguration spécifique à l'engagement du monde académique, qui est un aspect important du projet.

**Anne Cagnet, INSA**

C'est vraiment important cette question de l'interface avec les établissements, elle doit être posée. Est-ce qu'il y a un moment auquel, de manière systématique, vous invitez les institutions à se positionner ?

CETTE QUESTION DE  
L'INTERFACE  
AVEC LES ÉTABLISSEMENTS,  
ELLE DOIT  
ÊTRE POSÉE



ÇA FAIT ÉCHO  
AVEC NOS  
ENJEUX  
D'ÉDUCATION  
POPULAIRE



CR: LOU HERRMANN

Car je suis ici aujourd'hui en mon nom propre et je ne représente en aucun cas l'INSA d'un point de vue institutionnel.

#### Jindra Kratochvil

Ce moment arrive très très prochainement, ce sera entre autres le sujet du 3 février : savoir qui en est.

#### Valérie Colomb, SciencesPo Lyon

C'est une question qu'on doit poser aux établissements eux-mêmes, mais peut-on aussi envisager que des associations étudiantes qui aient travaillé sur des sujets, fait des expositions, puissent être accueillies sans passer par leur direction ? Ce côté institutionnel me fait un peu peur dans une forme de décision un peu lente. Est-ce qu'un-e enseignant-e peut proposer un travail qui a été fait ? On peut penser un cadre général et ensuite une certaine liberté des étudiant-e-s et enseignant-e-s. Ce serait bien que ça soit un peu souple.

#### Jindra Kratochvil

Effectivement, et il nous faut d'ailleurs des allié-e-s comme vous au sein des institutions qui sont parfois difficiles à faire bouger. C'est déjà très bien que de nombreux établissements soient représentés au moins de façon informelle

#### Alain Mille, La Myne

Les établissements universitaires sont là en tant qu'institutions mais aussi en tant que capacités à produire des connaissances. C'est la dimension d'éducation populaire que l'on devrait regarder, cela fait partie des sujets intéressants. Cette ambition d'éducation populaire est à revisiter. Il existe une tradition de l'éducation populaire, et l'éducation populaire aujourd'hui, avec ses enjeux spécifiques. La production des connaissances n'est pas uniquement dans les universités. Cette capacité à être à la fois acteur-ice, "faiseur-euse", et à penser en même temps, ce sont des choses à articuler de manière étroite. À côté de l'université populaire, il y a le laboratoire populaire, la façon d'enquêter et de faire des choses avec la société qui sortent des habitudes académiques.

#### Jindra Kratochvil

Cette question du hors-les-murs est-elle perçue par les établissements du côté universitaire comme un terrain fertile ?

#### Valérie Colomb

Il y a déjà beaucoup à faire à l'intérieur des murs. Je vois la grande difficulté de former l'ensemble des personnels professoral et administratif. On entend des discours conspirationnistes à tous les niveaux, sur les enjeux environnementaux notamment. Il y a déjà un travail en interne à faire. Et il y a aussi un énorme travail à faire sur la question de la transmission de ces connaissances, mais en co-construction avec les publics. Dans le cas d'un travail que je réalise en ce moment avec mes étudiantes sur la végétalisation de logements sociaux, on se rend compte que dans le management du projet on a des personnes en face de nous qui sont dans une grande difficulté, ne savent pas où aller. On est dans une espèce d'impensé. Si l'école de la Résilience arrive se mettre dans cet interface là, avec nous qui arrivons avec nos connaissances d'en haut, comment on co-construit avec les habitant-e-s alors qu'on a pas nécessairement les outils pour cela.

#### Chloé Dumas

J'aimerais évoquer une référence : j'ai eu la chance de rencontrer la Floating University à Berlin, qui est un projet monté par Raumlabor, un studio d'architecture berlinois. Il ne s'appelle d'ailleurs plus la Floating University mais la Floating University parce qu'ils n'ont pas le droit d'utiliser le nom "université". Le choix des mots est important. Celui du terme "école" aussi, qu'est-ce que ça veut dire ? C'est un projet intéressant qui se situe dans un ancien bassin de rétention d'eau en bordure du parc de Tempelhof. C'est un ancien bassin désaffecté où Raumlabor a décidé de s'implanter temporairement en créant une structure semi-flotante, gonflable. L'objectif était de faire université, de faire école, et de bâtir un écosystème d'apprentissage à destination des habitant-e-s, des étudiant-e-s, des passant-e-s. Ça a tellement bien marché que maintenant c'est un projet renouvelé chaque année. C'est intéressant la façon dont iels se sont emparés de la question de l'apprentissage et de l'éducation populaire en réinventant de nouvelles formes d'occupation, en passant notamment par la question de l'espace car chaque année iels réinventent les aménagements.

#### Jindra Kratochvil

Une des clés du succès réside dans l'espace et l'aménagement. Sur cette question du terrain universitaire, des modalités de



création des savoirs, d'interaction avec la ville, y a-t-il des compléments à apporter ?

**Anouk Deraze, Lyon 2**

On a la Boutique des Sciences à Lyon 2 qui tous les ans a des projets avec des étudiant-e-s font des stages dans des associations : iels sont toujours en recherche de nouveaux lieux, iels cherchent à être plus en lien avec la société notamment. Il y a une véritable demande.

**Valérie Colomb**

À Sciences Po on a des demandes d'apprentissage, par exemple de la part de l'ONF, justement sur le lien entre forêt et société. On voit beaucoup de demandes sur cela car on est dans des mondes juxtaposés, parallèles, et on demande à nos étudiant-e-s de réfléchir à comment créer des liens.

**Marc Uhry**

En tant que voisin villeurbannais on est assez ouvert à ce que vous développiez cette expérience hors-les-murs de la ville. Avec cette expérience de l'université flottante, je pense à toutes ces infrastructures sportives placées le long des berges du Rhône : on pourrait faire la même chose pour l'esprit ? En tout cas, trouver des espaces qu'on penserait autrement, avec des groupements d'acteurs qui n'ont pas nécessairement l'habitude de travailler ensemble et cette seule diversification d'acteurs suffirait déjà à diversifier les formes et à nous faire sortir chacun de nos habitudes et des rails sur lesquels nous sommes embarqués, y compris dans les partenariats préexistants.

**Pablo Jensen**

Place Guichard, quand on a fait à Lyon la seconde édition des JESER, les Journées des savoirs engagés et reliés, on a investi la Bourse du Travail avec des barnums, en pleine tempête, avec cette idée là : on a mis un totem qui expliquait ce qu'étaient les savoirs engagés et reliés. C'est un lieu de passage et ça a donc suscité beaucoup de curiosité.

**Amélie Bohas, Lyon 3**

L'École de la Résilience est un projet que j'ai découvert récemment à l'occasion d'un événement organisé par la mairie. Je suis intéressée à titre personnel par les tiers-lieux car j'ai fait partie d'un groupe de recherche sur les espaces collaboratifs qui travaille la question des tiers-lieux de manière générale et qui a développé une méthodologie : l'Open Walked Event-based

Experimentations, basée sur l'idée qu'à travers la marche, la déambulation, on crée des rencontres autour d'événements, et l'expérimentation advient à travers la rencontre entre le lieu, l'acteur et la spatialité. Ce projet dans sa gestation est intéressant car il va certainement amener de l'inattendu, de la sérendipité. C'est donc plutôt une réflexion d'ouverture vis-à-vis de ce que nous on peut apporter car je partage l'idée d'université en société et l'idée qu'il faut chercher d'autres formats d'apprentissage dans la mesure où l'école a assez peu évolué dans ses formats descendants la plupart du temps. On est face à des étudiant-e-s qui sont en recherche d'autres formes d'apprentissage, à travers la rencontre. On a beaucoup connu l'enfermement, et presque une peur de l'autre. Retrouver des espaces ouverts et inattendus, cela répond à des objectifs de société, avec en plus cette dimension de l'objet écologique.

**Chloé Vidal**

On avait parlé d'école hors-les-murs, mais aussi d'école buissonnière, avec cette idée de frayer notre chemin dans la ville de Lyon et au-delà. J'évoquais tout à l'heure l'idée d'une base sur le Site Neyret. Cela peut être intéressant de se dire que la ville offre des terrains d'expérience et d'expérimentations qui sont autant de lieux d'apprentissage où on peut arriver à constituer des communautés ad hoc. J'imagine aujourd'hui l'École de cette manière-là : des lieux qui se font et se défont avec des occupations temporaires, et un retour d'expérience qui peut ensuite se faire à la base Neyret de manière partagée. Cela laisse aussi de vastes possibilités d'implications des universités sur le terrain. On commence un travail de recensement au niveau de la Ville pour voir quels partenariats on peut développer avec les établissements et les chercheur-euse-s sur le terrain pour savoir de quels terrains iels ont besoin et comment on peut mobiliser leurs travaux dans une logique de recherche-action. La Ville de Lyon a cette volonté d'ouvrir les espaces comme terrains de jeu, d'aventure, de recherche, au-delà du site Neyret.

**Jérémy Virgo**

La Fabrique des Communs Pédagogiques travaille sur le fait de faire tiers-lieux autour de la classe dehors et de l'école dehors, et iels sont facilement mobilisables sur ce sujet.

**Lou Herrmann**

Quels sont les besoins du



CR: LOU HERRMANN



service archéologique de la ville, un des résidents majeurs du lieu, et les potentielles opportunités à saisir avec l'École de la Résilience, vis-à-vis des enjeux de transmission et d'éducation populaire ?

**Sophie François**

De notre côté la problématique est inverse : le service archéologique de la Ville a deux médiateur-ice-s et la médiation est exclusivement hors-murs puisque le bâtiment n'est pour l'instant pas ERP donc on ne peut pas accueillir de public, sauf de manière très restreinte et ponctuelle des groupes. On va avoir une base visitable et visible, mais il demeure des contraintes relatives au lieu, on a un espace privatif pour les activités pédagogiques mais qui peut se décliner de toutes sortes de manières.

**Lou Herrmann**

Pour nous c'est important d'avoir comme horizon le SAVL qui, en tant que chercheur et diffuseur de cette science qu'est l'archéologie, peut aussi investir les enjeux de la résilience et de la transition.

**Sophie François**

Des choses ont déjà été faites dans ce sens, des conférences, des ateliers, comme par exemple la fête de l'eau où le service intervient sur la problématique de l'usage de l'eau à la période antique. Les sujets sont très vastes.

**Lou Herrmann**

L'objectif est, au sein de l'École de la Résilience, de ramener la discussion avec le service archéologique pour qu'on ne soit pas de simples co-résidents mais qu'on puisse imaginer des choses ensemble, en partant de vos besoins.

**Sophie François**

C'est là que nous sommes tous impatient-e-s de savoir qui sera porteur de l'AMI pour rencontrer notre troisième interlocuteur.

**Jean-Pierre Seyvos**

À partir d'une expérimentation pilote "Où atterrir" avec Bruno Latour et d'autres démarches qu'on a expérimenté, S-composition porte le projet de l'**Université des Terrestres**. L'idée, ambitieuse, est de développer une réflexion autour des questions suivantes : comment fait-on face à la crise écologique, démocratique, sociale... Comment développe-t-on ce qu'on a appelé des

projets nous permettent de travailler ces compétences ? On développe des projets, des processus aux formats divers, avec tous types de partenaires. C'est notre projet dans son ensemble. Il y a une école d'été avec à la fois des scientifiques, des artistes et des habitant-e-s. On cherche à inventer des ateliers, des exercices qui permettent de travailler avec des profils de personnes très divers sur des connaissances théoriques, des concepts, et cela dans des configurations spatiales qui s'inventent à chaque fois. On est aussi cofondateurs d'un lieu, la **Maison-Atelier**, dans le Triève, ouvert avec des salarié-e-s grâce à une généreuse donation, qui nous a donc donné l'opportunité de construire notre modèle économique tout en étant en activité. L'idée est d'être un lieu d'expérimentation à 360° en matière d'écologie, en s'appuyant sur une dimension artistique, pratique, atelier, sur des connaissances scientifiques, et sur du travail avec un territoire déjà très riche d'initiatives.

On essaie que ce lieu ne soit pas trop identifié pour notre objet principal pour ne pas être directement catalogués "écolos" par la population, ce qui limiterait nos possibilités d'interactions, d'échanges avec le territoire et la population. Pour l'instant on parvient à échapper plus ou moins à l'étiquette d'écologiste, mais pas d'intello. Il y a une diversité d'activités qui font que tout un ensemble de personnes viennent dans le lieu et se sert du lieu sans avoir pour autant connaissance du projet. C'est une ruse consciente. On travaille progressivement la question de la médiation pour qu'on arrive à ce que des personnes qui investissent le lieu pour un événement, pour un mariage par exemple, soit sensibilisées au projet sans qu'on les embête pour autant. Cela passe par exemple par des questions pratiques : qu'est ce qui va être mangé ? On peut aller jusqu'à leur proposer le service mais on va en tout cas entrer en discussion sur les ressources, l'approvisionnement local... Quel que soit le volet d'activité, on cherche à **trouver des terrains de médiation, de discussion, d'échange** afin que, progressivement, le projet infuse et joue son rôle. Ensuite on expérimente des tas de choses qu'on initie nous ou d'autres, et qu'on tente de co-fabriquer.



CR: LOU HERRMANN

compétences d'habitabilité ? Quels types d'ateliers et de

**Philippe Somnolet**, Collectif Item



CR: LOU HERRMANN

Cette idée de ne pas être reconnaissable rejoint cette idée à Neyret qu'en restant le plus institutionnel possible on se départicularise. La radicalité est le sujet d'une urgence. On est dans une forme d'urgence donc on souhaite agir vite. Donc la radicalité c'est une forme de mise sous pression. Mais ce qu'il y a dans Où atterrir ? par exemple de Bruno Latour, c'est cette idée de **documenter le réel d'un point de vue non partisan**, ce qui est notre problématique actuelle. On se radicalise donc on n'arrive pas à se parler et on n'arrive pas à avancer, alors qu'on sait qu'il va y avoir des deuils assez profonds de tranches de notre société, des abandons de récits, d'objets.

#### Jean-Pierre Seyvos

On est très imprégné de la philosophie de Latour, notamment avec des protocoles de description, différents types de protocoles de description dans lesquels les arts ont aussi un rôle à jouer, car ils déplacent les choses, ils mettent ensemble autrement, avec aussi la question du corps. Par exemple, nous menons un projet à notre initiative qui est une enquête sur l'eau dans le Triève, qui n'échappe pas aux tensions quant à la question de l'eau comme dans beaucoup d'endroits. On a assemblé un collectif de citoyen-ne-s-enquêteur-ice-s qui ont une préoccupation sur cette question de l'eau, spécifique à chacun-e et formulée différemment. On accompagne cette formulation pour chacun-e d'entre elleux, et ensuite chacun-e enquête à partir de son concernement. Nous sommes à mi-parcours de ce projet avec 8 citoyen-ne-s-enquêteur-ice-s, parmi lesquels le maire du bourg principal du Triève. On les accompagne méthodologiquement, on invente une méthodologie au fur et à mesure à partir de la cartographie de controverses qui existe et qu'on adapte au terrain. Ça fait apparaître des données en très grand nombre et on commence à avoir une connaissance du territoire dans sa complexité, qu'aucun acteur, y compris les spécialistes, n'avait auparavant. On veille à avoir des personnes de milieux différents, d'horizons différents, pour formuler chacun-e leur question sans être nécessairement préalablement sensibilisé-e aux questions environnementales. Le fait de pouvoir décrire ce à quoi chacun-e tient, ce à quoi iel est attaché-e est un outil très puissant. La méthodologie est assez solide pour que cela reste dans de la description qui fait apparaître des choses très intéressantes. L'enjeu ensuite

est de créer des formes pour restituer, comme nouvel outil de travail avec d'autres.

#### Margaux Germain, Centsept

Le Centsept est un pôle d'innovation sociale qui se base sur la coopération entre acteurs hétérogènes pour porter des dynamiques de transformation sociale et environnementale.

On s'appuie principalement sur des laboratoires d'innovation sociale qu'on mène sur une durée de 4 ans pour faire émerger, expérimenter et déployer des nouvelles réponses aux enjeux sociétaux, tant environnementaux que sociaux. Aujourd'hui on est principalement sur des logiques de **laboratoires hors-les-murs** dans le sens où on crée des collectifs autour de problématiques sociétales que l'on aide à concevoir des réponses d'ordre sociologique, réglementaire, organisationnelle. L'objectif est ensuite d'aller tester ces réponses sur le terrain pour observer comment elles fonctionnent et, par itération, les faire évoluer et les améliorer. Dans la démarche présentée ce matin, ça fait écho avec nos enjeux qui sont de l'ordre de l'éducation populaire. Aujourd'hui on implique des structures, notamment le laboratoire d'innovation sociale, mais on voit bien que ces transformations sociétales passent d'abord par des transformations personnelles, puis des transformations de la structure et enfin des transformations sociétales, et il y a un véritable enjeu à faire vivre cela. Un projet comme celui-ci peut véritablement incarner cela en faisant bouger ce qui se passe à l'échelle individuelle pour qu'ensuite les gens portent ça à travers leurs structures, leurs communautés, leurs actions.